This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 196 867

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

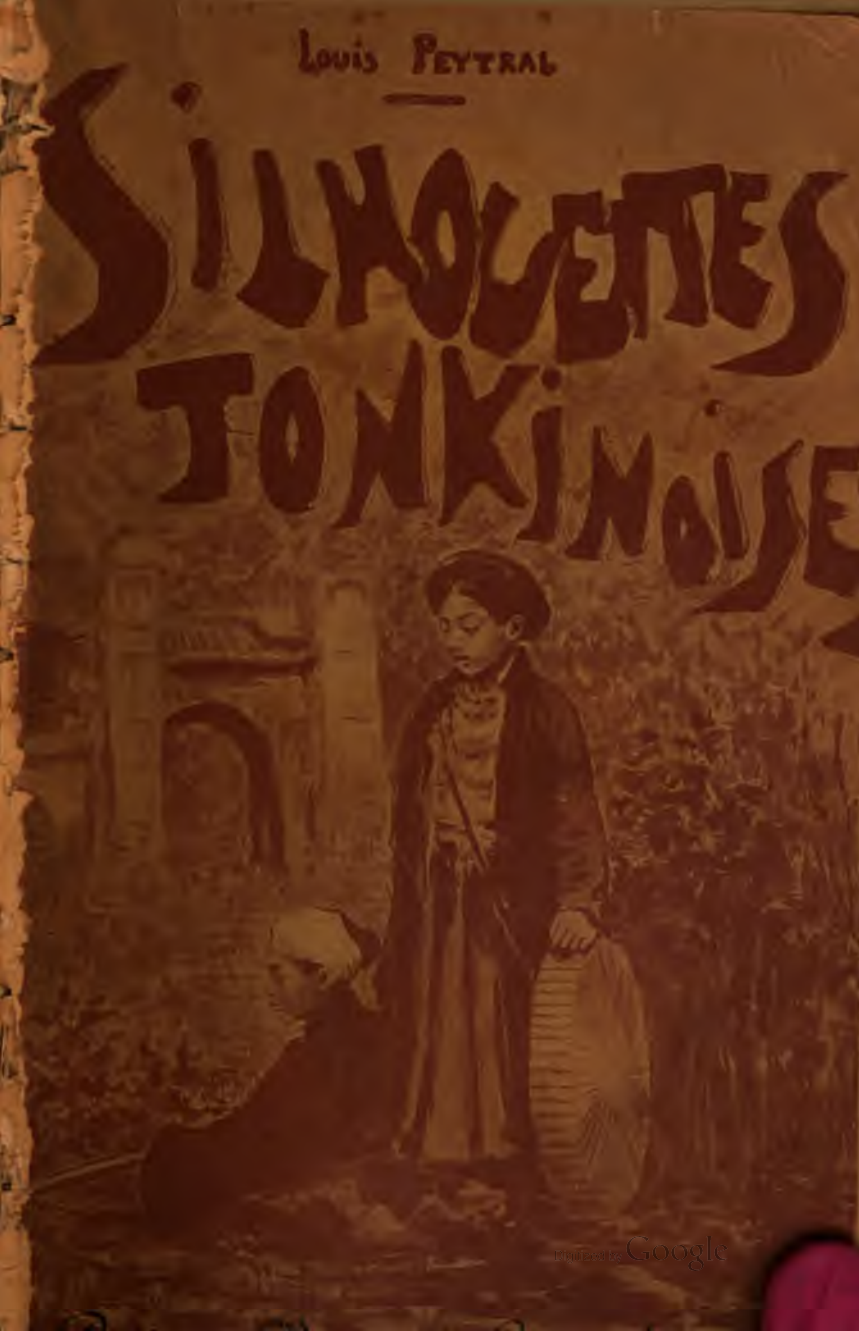
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Louis Peytral

Silhouettes Tonkinoises



Digitized by Google

Digitized by Google

SILHOUETTES

TONKINOISES

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Parfum d'Ambre, pièce en un acte et en vers. (Théâtre d'application, le 21 avril 1894.) . . 1 vol.

Le Peuple tonkinois dans ses rapports avec les Européens ; conférence. (Société de géographie commerciale de Paris, le 14 février 1895.). . . . 1 vol.

Digitized by Google

SILHOUETTES

Tonkinoises

PAR

LOUIS PEYTRAL

Illustrations de Gayac

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, rue des Beaux-Arts, 5

NANCY
18, rue des Glacis, 18

1897

Digitized by Google

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED
OCT 0 4 1994

LOAN STACK

Digitized by Google

DS 5807
T72P47

AVANT-PROPOS

L'auteur de ces *Silhouettes tonkinoises* avait eu, un instant, l'idée, dans un esprit de déférence envers le lecteur juge, de faire précéder son ouvrage de quelques lignes de préface signées d'un nom autorisé.

Il y a renoncé, son livre, fait de sensations et d'appréciations personnelles, étant de ceux qui naissent d'une fantaisie et passent, fugitifs, sans arrière-pensée de prosélytisme.

La plupart des chapitres de *Silhouettes tonkinoises* avaient paru, d'ailleurs, en découpures hebdomadaires, dans un

Digitized by Google

journal d'Hanoï[1], avant d'être soumis, grâce à l'obligeant concours d'un éditeur de France, à la sanction définitive du public nouveau de la métropole.

Ce fait seul d'avoir été publié tout d'abord au cœur même du Tonkin, sans que l'intime religion des Français d'Indo-Chine s'en soit montrée le moins du monde effarouchée, ne semble-t-il pas constituer pour cet ouvrage comme une sorte de parrainage qui suffit à garder l'auteur de tout reproche d'inexactitude ou de hardiesse?....

Paris, 1896.

L. P.

1. *L'Indépendance tonkinoise*, 1890-1891.

Digitized by Google

UN

MONSIEUR « TOUT NEUF »

Digitized by Google

Digitized by Google

UN

MONSIEUR « TOUT NEUF »

Assis sur ma malle de *prévoyance* — une malle élégante et bien conservée, encore tout imprégnée d'une odeur saline réconfortante — je songe à la route faite, aux espaces immenses parcourus, et plus que

Digitized by Google

jamais depuis mon départ de France, j'ai le sentiment de la solitude, la sensation de l'exil.

Des malles, des colis sont là à mes côtés, anciens compagnons de voyage, aujourd'hui comme moi à destination. Et tout cela gît au hasard, pêle-mêle, dans ma petite chambre tonkinoise où je viens d'entrer pour la première fois, véritable nid à rats humide et mesquin, composé, suivant le mode annamite, d'un plafond en paillottes à demi-rongées qu'un jeu de lianes en arc a peine à soutenir et de quatre murs blancs en torchis, d'une épaisseur de papier, faits de bambous emprisonnés dans un mortier boueux et de plaques de chaux dont on a ménagé les couches.

Quelque provisoire que puisse être pour moi cette installation, je sens dans mon esprit désillusionné se ruer une avalanche de craintes chimériques sur le genre de confort qui m'attend ici.

Digitized by Google

Car mon arrivée à Hanoï date d'une heure à peine.

Ce matin, au lever du soleil, la chaloupe des Messageries fluviales à bord de laquelle

je venais d'accomplir la dernière partie de mon voyage, après un transbordement préalable à Haïphong, jetait ses amarres au vaisseau-ponton qui stationne au pied de la digue.

Digitized by Google

Et tous les échos du Delta semblent résonner encore du rugissement fauve et prolongé de la sirène annonçant aux vieux coloniaux l'arrivée de nouvelles fraîches et de visages neufs encore illuminés du souvenir récent de la Mère-Patrie.

Au milieu d'un petit groupe d'Européens en blanc accourus à ma rencontre, je m'étais avancé, la mine interdite et le cœur serré.

— « Un Monsieur *tout neuf!* » avaient chuchoté autour de moi, en souriant, une nuée de boys à dents noires.

Et sous sa badinerie innocente, cette expression enfantine et sans portée apparente renfermait tout mon état d'âme.

Je me sentais *tout neuf*, en effet, dans ce pays lointain et bizarre, *tout neuf* avec mes souvenirs encore vivaces d'hier devant ce présent subtil et sans couleur...

Mais personne n'avait songé à se forma-

Digitized by Google

liser de cet isolement moral où la froideur n'entrait, d'ailleurs, pour rien.

C'est qu'ils avaient tous passé par là, ces vieux coloniaux à visage pâle. Dans le sourire de protection qui courait sur leurs lèvres blanches revivait le souvenir de tout un monde de choses vues et d'émotions partagées.

Eux aussi avaient eu, en débarquant, quarante-cinq jours de machine à vapeur dans les nerfs, à l'estomac des nausées cruelles que les salaisons du bord avaient rendues chroniques, et dans leur organisme violenté un lumbago tenace à désespérer tous les masseurs de Port-Saïd et du Caire. Eux aussi, l'avaient ressentie, cette impuissance passagère du Monsieur *tout neuf* qui nous fait conclure à l'inutilité de nos efforts. Et, navrés, ils s'étaient bien des fois répété en eux-mêmes, dans un haut-le-cœur singulier de déconcertement et de dégoût, en battant d'une main distraite,

Digitized by Google

à l'heure de la *verte,* le jeu de trente-deux déposé devant eux sur la table de marbre d'un café à la française :

« — Être venu de si loin pour faire un *quatrième à la manille!...* »

Digitized by Google

A TRAVERS HANOÏ

Digitized by Google

Digitized by Google

A TRAVERS HANOÏ

Le *tam-tam* — sorte de grosse caisse oblongue qui remplace ici la cloche monumentale des cités ouvrières de France — résonne aux quatre coins d'Hanoï, dans un bourdonnement sonore de coups rythmés et décroissants. C'est, pour tout le monde, le signal du repos, et pour moi, nouveau venu dans le pays, l'heure si impatiemment at-

Digitized by Google

tendue qui doit m'initier aux éléments rudimentaires de la vie tonkinoise.

J'entrebâille la porte et j'attends, le front perdu dans les derniers rayons du soleil qui tombe.

— Couvrez-vous, malheureux ! Le soleil couchant est meurtrier ici ! me jette à pleine voix, dans un creux de basse noble, un colosse enfoui dans un *pousse-pousse* de maître et dont la tête seule encore apparaît, coiffée d'une sorte de champignon immense et à double « chapeau ».

Il sort comme un colimaçon de la capote étroite et rabattue de sa voiture, se précipite sur moi et m'enfonce jusqu'aux yeux, dans un rire méridional, mon casque blanchi à neuf qui se déforme sous le coup.

— Voilà qui est fait ! dis-je, en assujettissant sur mon front, avec un sourire, mon couvre-chef endommagé. Maintenant, je suis à vos ordres.

— En pousse-pousse alors ! conclut, en

Digitized by Google

faisant un signe aux coolies qui s'apprêtent, mon interlocuteur impatient. Je veux, avant ce soir, vous voir dans vos meubles.

Je m'installe dans le petit char à une place que l'ami, qui me sert de guide, avait fait avancer pour moi ; il s'encolimaçonne dans la capote coquette du sien et jette à son coolie en arrêt deux ou trois sons nasillards et saccadés, quelque chose comme l'accord ascensionnel d'une chromatique exaspérée. L'homme-cheval, secondé par un coolie de relai dont le poste est à l'arrière, se couche une seconde sur les bras de son pousse-pousse, donne un coup de jarret nerveux et s'élance au grand trot.

Mon « cheval » à moi, un gaillard solide et bien planté, dont la peau noire et nue semble près d'éclater sous la pression des muscles, se raidit à son tour et part, la tête haute. En deux bonds, il a rejoint son compagnon de voyage. Il cherche à le devancer.

Digitized by Google

L'allure distinguée et la livrée luisante et neuve de ce coursier à gages fixes le blessent profondément, et dans son amour-propre de mulet de louage et de pauvre diable en haillons, il semble vouloir opposer à l'élégance aristocratique dont on l'éclabousse, la vigueur mâle du biceps, son apanage à lui, le seul pour lequel il se pique d'honneur.

Je modère son élan, dont j'aurais été, d'ailleurs, le premier embarrassé, étant donnée mon ignorance absolue des lieux et des coutumes; il obéit en grommelant, et je m'en veux de ne pouvoir donner une satisfaction aussi légitime à ce malheureux déclassé plus jaloux de son état qu'un artiste de son art.

Digitized by Google

A Hanoï depuis le matin, je ne connais encore de la capitale que la *Concession*, ce premier pied-à-terre de nos troupes conquérantes.

Sur ce terrain consacré par les armes, à quelques pas à peine du fleuve Rouge, s'élèvent aujourd'hui les établissements militaires et résidentiels de l'Administration et de la Guerre. Des jardins fort convenablement entretenus, des allées bien prises, aux arbres mâles et feuillus, donnent à ce coin de terre plein d'une fraîcheur douce et consolatrice quelque chose comme le souvenir riant d'un site de France.

Ici, l'homme-cheval modère son allure et respire à longs traits. Je n'ai garde de l'aiguillonner, tant je sens, comme lui, les effluves de vie qui se dégagent de ce passage délicieux dont la fraîcheur me charme et le repose.

Un coude brusque. La Résidence. A la

Digitized by Google

porte d'entrée, le *linh* en faction, grave sous son « assiette » bleue, me prend pour un officier et me porte l'arme. Je rends le salut dignement, la main droite à hauteur de mes moustaches en crocs dont je corrige, en passant, le désordre peu d'ordonnance.

— La rue Paul-Bert ! m'annonce, en se détournant à demi, mon guide qui a rabattu la capote de son pousse-pousse et trotte toujours devant moi.

Un petit coin de ville de France, cette rue Paul-Bert, dans sa coquetterie toute occidentale, avec ses cafés luxueux bondés de consommateurs et ses bazars gorgés de camelote européenne et de bibelots parisiens.

Nos coolies, lancés à fond de train, passent sans se heurter au milieu de la voie encombrée de « pousse-pousse » en station ; tandis que, reporté deux mois en arrière, devant cette importation de mœurs françaises, je me laisse aller aux rêveries plus

Digitized by Google

ou moins bizarres de mon esprit, dans le roulement soporifique des roues, au bruit de la respiration haletante des hommes-chevaux en sueur.....

— C'est qu'il dort déjà ! bourdonne à mon oreille, en me secouant, mon caustique ami qui a mis pied à terre.

Je saute en bas de mon pousse-pousse, et nous voilà tous deux, côte à côte, longeant de ce pas nonchalant de colonial auquel j'ai peine à me faire, les casemates basses et obscures de la capitale annamite.

Le véritable Hanoï s'ouvre maintenant devant nous, dans un dédale de rues longues et mouvementées, ayant toutes leur autonomie commerciale, leur industrie native et personnelle dont elles ne se départissent jamais. C'est la rue du *Coton* avec ses magasins à rayons voyants et multicolores, la rue des *Brodeurs*, avec ses métiers en plein air, la rue du *Cuivre* avec ses batteries à reflets

Digitized by Google

où le soleil se mire, la rue des *Cercueils* et tant d'autres, toutes remplies d'une activité fiévreuse, d'une soif de travail ardente, inassouvie.

Tout ici sert de prétexte, de base à productions. L'Annamite ouvrier est sans prétention; il fait des travaux remarquables d'incrustation et de sculpture sur des planches pourries, faute d'autres; et tout cela s'entasse et s'étale sur des tréteaux éclopés servant de devantures, dans cet inachevé voulu qui prendrait le nom d'art en France, mais qui n'est ici que le produit d'une insouciance endémique aiguillonnée par un besoin pressant de piastres sonnantes.

De-ci de-là, des cabarets chinois, reconnaissables aux pancartes rouges de leurs vitrines; des boutiques annamites généralement sales et tout en profondeur, où se débitent une infinité de mets disparates et provocants que les indigènes achètent et

Digitized by Google

mangent sur place, dans une désarticulation grossière des mâchoires. On trouve là du thé chaud, du *choum-choum* (eau-de-vie de riz), la seule boisson en usage chez les Annamites, et toutes sortes de portions de restaurants réparties dans des soucoupes : bouchées minuscules qui varient à l'infini, suivant la nature du hachis, l'arrangement des sauces et des épices, le tour de main apporté au levage des pâtes, et la coloration fantaisiste du riz qui se roule en boulettes, ces mirifiques boulettes sucrées que les indigènes relèvent, dans une moue gourmande de leurs lèvres grasses, du nom un peu décoratif de « gâteaux annamisses ».

Tout le long de la chaussée, des commerçants ambulants courbés sous le poids de leur pacotille ; des artistes capillaires ins-

Digitized by Google

tallés en pleine rue, dans l'exercice délicat de leurs fonctions ; et par centaines, chargés suivant leur sexe et leur âge, des *nhâ-què*[1], de retour des champs, trottant les uns derrière les autres, dans un déhanchement isochrone et rythmé, et s'attardant de temps à autre une minute au premier cabaret voisin pour vider une *cai-bate* de riz ou fumer une pipe.

A l'étalage de toute boutique annamite repose un petit récipient de terre ou de faïence enchâssé dans un cache-pot de bois. A sa partie supérieure, deux petites tubulures de cuivre, légèrement évasées, disparaissent sous un culot noir et fétide qui monte du récipient surchauffé et s'arrête, figé, sur ses bords.

Ce petit meuble original est le *cai-diou*, la pipe nationale annamite : sorte de narghileh simplifié où brûle, au milieu du

1. Paysans.

Digitized by Google

glougloutement monotone de l'eau, une pincée, aussitôt renouvelée, d'un tabac noirâtre et opiacé. Tout voyageur qui passe a le droit de porter gratuitement à ses lèvres la tige de bambou flexible qui s'agite, plantée comme une hampe, dans un trou pratiqué sur le cache-pot. Il s'approche, dépose une pincée de son tabac à lui dans le fourneau de cuivre, l'absorbe d'un seul trait, les veines du cou gonflées sous l'effort, et se remet en marche, après avoir soufflé deux ou trois bouffées de fumée au nez du propriétaire impassible à qui l'usage veut qu'il ne doive rien, pas même un remerciement.....

Brusquement, nos coolies s'arrêtent. Tout

Digitized by Google

un mobilier de mandarin en déménagement est là debout, réparti, ficelé, arrimé sur des charrettes chargées à s'effondrer. Et force nous est faite d'attendre, pour avancer, que le convoi malencontreux se mette en marche...

Oh ! cette procession grotesque dans les rues boueuses de la ville, sous ce crachin lamentable et pleurard qui, depuis un instant, vient d'assombrir le ciel, au milieu du craquement sinistre des bois que les cahots travaillent, et du grincement des essieux surchauffés dont l'intensité criarde et uniforme use le tympan !....

— La citadelle !

— Où donc ?

Je suis des yeux la main tendue de mon guide monologuiste à qui un trop long séjour dans ce pays prête un langage de Spartiate. Mais à peine ai-je le temps de jeter un coup d'œil à la dérobée dans la direction indi-

Digitized by Google

quée; nous tournons brusquement à droite dans une rue encombrée de solives vierges et de planches équarries : vrai chantier de construction où se confectionnent dans un style grossier et vieillot les divers objets de mobilier en usage chez les Européens peu soucieux de luxe et temporairement dans la colonie.

Sans prendre garde à mon air ahuri, mon compagnon m'invite à le suivre, et nous entrons ensemble, en nous courbant, dans une sorte d'atelier-boutique bas et sombre où s'entassent, au milieu de la poussière et des vers, les meubles qu'on me destine.

Je laisse au vieux colonial le soin de me représenter. Il organise un lot complet de tous les objets nécessaires à mon installation, les fait disposer à l'écart, et désignant le tas, d'un mouvement de tête dédaigneux, au plus rapproché des vendeurs :

— Combien cela? dit-il d'un ton sec de commandement.

Digitized by Google

Sans s'émouvoir, le vendeur gagne le fond de la boutique, et jette deux ou trois cris rauques et chantants auxquels succède un autre cri lointain, cassé, d'un *recto tono* saisissant et d'outre-tombe.

Alors, sortie on ne sait d'où, — de l'ombre, — une vieille femme apparaît, la bouche plissée par ce sourire faux et obséquieux du juif en affaires, laissant voir entre deux lèvres sales et humides où le bétel a laissé sa trace sanglante, trois ou quatre dents noires et cariées sous la laque sèche qui se décolle. C'est la *baia*, c'est-à-dire l'âme, la vie et la pensée, la *dea ex machinâ* enfin de tout intérieur annamite.

Il n'est pas malaisé de deviner toute la finesse et tout le despotisme qui se cachent au fond de ces petits yeux ronds et caves sans sourcils, dans ces rides larges et profondes qui s'allongent et se partagent en tous sens, en des ramifications fouilleuses

Digitized by Google

et bizarres. Rien en effet ne se décide ni ne s'exécute dans la *cai-nha* sans l'assentiment de la baia; aucune parole ne se prononce qui ne soit l'écho de sa parole et ne porte le sceau de sa volonté.

Mon mentor renouvelle son interrogation.

Et alors commence, dans un charabia étrange mais expressif, une de ces discussions interminables où passent, dans un sourire aimable, tous les jurons grands et petits qui forment l'assaisonnement réglementaire des seules vraies affaires commerciales du peuple d'Annam.

J'ai passé là un bien bon quart d'heure, à la suite duquel, les parties étant tombées d'accord, j'ai remis gravement à la *baia* les quelques piastres convenues, dans un regard plein de reconnaissance à mon interprète triomphant.

Quelques minutes après, nous remontions dans nos pousse-pousse et regagnions la

Digitized by Google

Concession, escortés par une douzaine de coolies à demi nus et rachitiques charriant sur leur dos voûté tout cet attirail encombrant et grotesque qui, laqué et remis à neuf, devait figurer plus tard en bonne place dans la liste inventoriée de mes pénates annamites.

Digitized by Google

LE COLONIAL CHEZ LUI

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COLONIAL CHEZ LUI

C'est là-bas, loin, bien loin, dans un quartier perdu d'Hanoï, près de la citadelle.

Au milieu d'une série de casemates basses, effritées par le temps, ma définitive maisonnette blanche à un étage découpe dans le ciel clair, comme un pigeonnier neuf, ses murs en briques badigeonnées d'hier. Construite sur le modèle unique des *cai-nha* dites mandarines, elle s'allonge entre deux rangées de paillottes, restées collées à ses flancs comme pour perpétuer autour de leur pimpante sœur le souvenir du passé en guenilles dont elle est issue.

Au centre du couloir, sur deux vastes lits de camp indigènes, s'entasse dans un ordre

Digitized by Google

douteux tout le matériel nécessaire à la vie annamite. Une natte en bambou recouvre les deux lits de camp ; et sur cette natte qui, dans tout intérieur tonkinois, sert à la fois d'établi, de table à manger, de siège et de couchette, un large plateau de cuivre aux pieds courts et noués brille, le ventre en l'air, au milieu d'une demi-douzaine de soucoupes de porcelaine à l'égouttage et de *cai bate* de riz à moitié pleines où les baguettes de teck sont restées plantées comme pour une invite continuelle aux amateurs.

C'est là qu'en grignotant comme une belette paresseuse des morceaux de canne à sucre ou des graines sèches, Co Ba, la gourmande petite congai qui, depuis quelques jours, a sa place marquée dans ma vie tonkinoise, attend l'arrivée de son maître.

Elle ne m'a pas coûté bien cher, ma petite congai tonkinoise. Trente piastres à peine : le prix d'un bibelot. Et pourtant que de place il tient déjà dans mon intérieur,

Digitized by Google

ce petit corps de poupée à visage de cire, presque un bibelot aussi !

Co Ba, déjà maîtresse de la place, va, vient, commande, tempête, en enfant gâtée

sûre d'elle-même, et les boys de la maison se font tout petits devant elle, lui obéissent sans broncher. Je me suis amusé jusqu'ici de ses caprices comme des folâtres ébats

Digitized by Google

d'une perruche bavarde et inoffensive. Et cependant quelque chose de plus qu'un caprice d'oiseau brille parfois comme un éclair dans ce regard d'enfant terrible !...

Adossée contre le mur, à deux pas de la citerne où se recueille l'eau du fleuve Rouge que, tous les matins, des coolies salariés par le Protectorat viennent renouveler, une échelle de bois monte au premier étage, ouvrant au milieu de la chambre un trou béant sur lequel s'abaisse horizontalement, comme un panneau de trappe, une planche qui ferme mal et laisse fuser des sillons de lumière à travers ses joints indiscrets.

Dans cette partie de l'habitation réservée pour mon usage, des panneaux de bois raccordés tiennent lieu de cloisons mobiles et s'ouvrent sur la véranda — cloisons primitives s'il en fut, à travers lesquelles, à l'heure de la sieste, des trouées de lumière se font jour et envahissent l'appartement;

Digitized by Google

tandis que là-haut, sous la toiture nue et qu'aucun plafond ne dissimule, les briques surchauffées éclatent comme du verre et tombent calcinées au milieu de la chambre, sur le parquet brûlant.

Un ameublement mixte de nomade complète le décor. Aux quatre coins de la salle, un lit à moustiquaire rose, une malle en bois de camphre servant d'armoire, une table ronde couverte de paperasses en désordre, dont s'amusent les courants d'air; de-ci de-là, quelques sièges laqués tra-

Digitized by Google

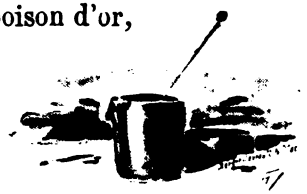
vaillés à jour; sur les murs peints à la chaux, des panneaux à broderies d'or sur fond de soie écarlate, des armes antiques, des éventails déployés à couleurs voyantes, et jusqu'à un coupe-coupe « historique » autour duquel s'enroule, macabre, la queue scalpée d'un Chinois qu'il exécuta naguère sous mes yeux, dans un terrain vague de Ti Cau.

Près de la fenêtre, un lit de camp annamite aux pieds tournés s'allonge, à vingt-cinq centimètres au-dessus du sol, tenant la moitié de l'appartement. Sur la natte claire qui le dissimule, une fumerie complète d'opium s'étale, luisante dans ses moindres détails. Le plateau de trac incrusté tient le milieu avec sa veilleuse endormie dont la flamme allume, le soir, des éclairs rapides sur la nacre. Deux pipes de bambou, au col savamment culotté, s'allongent au repos, près d'un feu de fourneaux de terre, et de leurs tubulures béantes monte, comme un

Digitized by Google

relent subtil, le parfum engageant des bouffées odorantes aspirées la veille.

La voilà aussi, la petite aiguille d'acier poli, près de la burette d'huile et des pots de corne où sommeille le poison d'or, — ainsi que toute la série des boîtes officielles en fer-blanc vidées pendant le mois et sur le ventre desquelles se croisent, avec les cachets de France, les coups de pinceau grossiers des Chinois lettrés de la Ferme.



Derrière la fumerie, un petit autel consacré au culte du dieu Phat jette une note mystique sur tout cet étalage ; tandis qu'au milieu des vapeurs d'encens qui se dégagent des tiges de bambou embrasées, un immense parasol de luxe, sous lequel se balance une lanterne bariolée, s'élargit au plafond en dais étincelant, sur la tête mitrée du Bouddha doré qui, paresseusement assis sur son trône, attend l'heure du sacrifice.

Digitized by Google

Dès le début de mon séjour au Tonkin, j'avais eu l'occasion de sonder auprès de Chinois voisins les mystères sacrés de l'opium. Nonchalamment étendu sur les nattes fraîches et parfumées de l'autel que tout vrai Céleste lui élève, j'avais appris bien des choses sur ce poison déifié et jeté bien des bouffées odorantes aux narines dilatées du Bouddha qui le protège.

Mon initiateur, allongé en face de moi sur le vaste lit de camp traditionnel, choisissait à mon intention, parmi les accessoires de la fumerie étalée devant nous, le tuyau de bambou le plus richement monté de sa collection et y adaptait un fourneau de terre. Il attirait ensuite à lui, d'un mouvement mystique et recueilli, le plateau de trac incrusté qui nous séparait l'un de l'autre et se rapprochait de la lampe. Ses doigts habiles se mettaient aussitôt en mouvement, roulant alternativement au-dessus de la flamme et sur le fourneau en forme de cham-

Digitized by Google

pignon de la pipe une fine aiguille d'acier angulaire préalablement chargée d'opium, à l'extrémité de laquelle la gouttelette en fusion cuisait, se gonflait et devenait pâte; puis, d'un petit coup sec, il fixait l'opium à point, — perle d'or, — dans le canal étroit du foyer, et détachait l'aiguille. Maintenant le champignon au-dessus de la flamme, je humais alors lentement, d'une seule aspiration, les évaporations odorantes du tube; deux ou trois bouffées de fumée sortaient de ma poitrine soulagée, et je repassais la pipe au Chinois.

Mais jamais rien ne m'était resté de ces quelques pipes passagères évanouies, que la sensation d'une

Digitized by Google

saveur étrange et subtile, d'une aspiration lente et difficile.

Aujourd'hui, ce n'est plus seulement une fantaisie banale que j'ai à satisfaire. Je la sens s'établir comme une nécessité impérieuse dans ma vie tonkinoise, cette heure sacrée de l'opium, et mon esprit nourri d'orientalisme à outrance semble avoir accepté déjà résolument le principe de cet esclavage.

Tous les soirs, à heure fixe, la natte enchantée m'attire. Co Ba prend place en face de moi, de l'autre côté du plateau, et procède à la préparation classique. Suivant distraitement du regard l'aiguille à opium qui court, silencieuse, entre ses doigts, je savoure là, aux pieds de Bouddha, dans les mystérieuses senteurs de pipes savamment roulées, les quelques heures de repos et d'oubli dont ma pensée égoïste a besoin. Insensiblement, les pipes succèdent aux pipes, et au milieu de cette atmosphère odorante et vague, dans le silence envelop-

Digitized by Google

pant de la cai-nha endormie, j'assiste, conscient jusqu'au bout, à l'anéantissement graduel de mes sensations physiques.

Alors, petit à petit, et comme si mon esprit n'avait attendu, pour prendre un libre essor, que cet anéantissement propice de la chair, je sens, dans un bien-être délicieux, une lucidité étrange m'envahir. Des pensées de toute nature hantent mon cerveau et se dégagent avec une netteté parfaite, dans une abondance de termes qui me surprend. Je cherche à condenser en moi ces inspirations flottantes d'un cerveau en travail. Vains efforts! Le courant déborde et m'entraîne, et je me laisse aller délicieusement à la dérive, sondant l'horizon de mon esprit où passent comme dans un mirage tout un monde d'idées vierges et éthérées, trop vite évanouies...

Au fond de l'étroit boyau qui sert de rez-de-chaussée à mon habitation tonkinoise,

Digitized by Google

une trouée de lumière dénote la présence d'une cour. Quelques vestiges de jardin anglais apparaissent encore çà et là, bosselant ce terrain que le voisinage d'une mare grasse continue à féconder par places. Mais aucun pied d'arbuste n'a survécu à l'abandon, et la place est vide aujourd'hui autour du banian rachitique qui, seul encore, semble vouloir conserver un restant de vie à ce coin de nature morte.

La chaleur excessive des nuits de juin ayant rendu ma chaise-longue incommode et dure à mes membres anémiés, j'ai fait installer, ces jours derniers, par mon boy, un hamac de cordes au deux plus fortes branches de mon banian solitaire. Et tous les soirs, au coucher du soleil, je viens passer là deux heures, vêtu à l'annamite, dans un de ces larges *cai-quan*[1] de toile blanche qui tamisent l'air à fleur de peau, les pieds nus,

1. Pantalon.

Digitized by Google

chaussés de pantoufles chinoises trop étroi-

tes, que je laisse me meurtrir les chairs par respect des convenances et de l'usage.

Digitized by Google

Un petit bambin de treize à quatorze ans, à visage de fille, qui cumule les fonctions de gâte-sauce et de *quat*[1], sort en trottinant de la cuisine et vient se poser en souriant devant moi, la tête perdue dans une touffe agreste de cheveux noirs et libertins.

— ... *Quat, di!* (Évente!)

Il donne une légère impulsion au hamac qui se met en mouvement, saisit à deux mains un éventail énorme en plumes d'aigrette habilement assemblées, au milieu duquel grimace en relief, dans un cadre fantastique, la chimère sacrée des pagodes, et commence, à coups réguliers et cadencés, d'un mouvement large et enveloppant.

Un courant d'air frais jaillit par brusques intermittences, glisse sur mon front, passe sur mes yeux, agitant dans un frisson déli-

1. Porteur d'éventail.

Digitized by Google

cieux ma chevelure ruisselante; puis, descendant le long de mes membres dans un de ces raffinements de volupté que le hasard seul ménage, il va, vient, s'allonge et s'évanouit, plongeant mon corps tout entier dans une sorte de bain vivifiant qui fouette et raffermit mes chairs.

Bercé par ce balancement rythmique et monotone, assoupi et comme hypnotisé, la main sur une page ouverte que je n'achève jamais, je laisse ainsi passer les heures, intéressé aux allées et venues de ces nuées de cerfs-volants à formes d'oiseaux qui planent, captifs, au-dessus de ma tête, et que maintiennent en l'air, d'une main patiente, au milieu d'éclats de rire triomphants, toute une fourmilière de mioches à califourchon sur les toits recourbés de leurs paillottes.

Puis, petit à petit, fermant l'oreille à cette sorte de cri monotone que font pousser, au contact de l'air, à ces volatiles d'un nou-

Digitized by Google

veau genre, les tiges de bambou à sifflets qui traversent d'un bout à l'autre comme un axe tous ces petits corps de papier gommé, je sens une lassitude douce m'envahir, mes paupières alourdies battent l'air un instant, et, cherchant en vain à noter le moment précis de ce passage de la vie au sommeil, je m'endors, sûr d'avance d'être réveillé à l'heure, grâce aux exclamations bruyantes de mon maître-coq impatient.

Digitized by Google

EN POUSSE-POUSSE

Digitized by Google

Digitized by Google

EN POUSSE-POUSSE

J'aurais bien volontiers, ce jour-là, prolongé ma sieste jusqu'à cinq heures !... C'est qu'il fait si bon, par cette chaleur torride et congestionnante, de rester chez soi, paresseusement étendu sur sa natte cambodgienne, sous l'éventail en plumes du *boy quat !* Mais la course projetée était longue ;

Digitized by Google

il fallait partir sans tarder, de peur d'être surpris au retour par la nuit.

Je fis un effort sur moi-même et sautai à bas du lit.

Au dehors, un soleil de canicule dardait ses rayons sur la route blanche, tapissant le sol surchauffé d'une couche de clarté éblouissante. On eût dit un jet de lumière oxhydrique traversant d'un bout à l'autre la rue déserte.

Mon pousse-pousse, apprêté pour la promenade, attendait, les bras allongés au repos sur le trottoir. Je me réfugiai d'un bond à l'abri de sa capote. Les coolies partirent au trot.

Aveuglé par la réverbération, j'avais fermé les yeux et m'étais assoupi, heureux au fond de l'occasion qui m'était offerte de reprendre ma sieste interrompue. Quand je revins à moi, les coolies, le *cai-ao* collé sur la peau, venaient de franchir la pagode du Grand Bouddha et pénétraient, trottant tou-

Digitized by Google

jours, dans l'allée ombreuse et rafraîchissante qui forme ceinture autour du grand lac.

Très pittoresque et très oriental, ce petit sentier perdu au milieu d'arbres séculaires aux troncs crevassés par le temps. De ci, de là, à travers les branches capricieuses des banians chevelus qui le bordent, les eaux calmes du grand lac, allumées par le soleil, font des trouées blanches de lumière.

De distance en distance, enseveli sous cette végétation sauvage, un toit de pagode abandonnée dégage son croissant oriental d'un fouillis de lianes parasites. Des éléphants de pierre monumentaux, protégés par des ouvrages de maçonnerie massifs et disproportionnés qui forment voûte à deux doigts de leur tête et les écrasent, sont là, debout, à l'entrée de ces temples, empiétant sur la route étroite, mutilés par la foudre ou rongés par les eaux, vivants quand même

Digitized by Google

dans leur immobilité sculpturale et lourde que des siècles ont consacrée.

Malheureusement, à droite et à gauche du sentier, des casemates basses, ouvertes aux quatre vents du ciel, jettent un fumier nauséabond sur toute cette verdure, sur tout cet art. Des centaines de paysans malingres et souffreteux peuplent ces casemates, comme si le sort ironique avait voulu ménager un semblant de compensation à ces parias de la vie, dans le rapprochement incohérent de cette nature et de ces loques.

Presque tous sont couverts de pustules que dissimulent à peine les larges feuilles de bananier qui tapissent leurs corps en décomposition, ou d'écailles sèches qu'ils grattent dans des poses et avec des grimaces de singe et qui tombent en poussière grisâtre sous leurs doigts crochus et fouilleurs.

Le peuple annamite, généralement cassé et rachitique, a en lui le germe de toutes les maladies héréditaires et incurables qui ont

Digitized by Google

fait de l'Orient le réceptacle honteux des fléaux secrets de l'humanité. La lèpre elle-même se promène ici en plein jour, en pleine

rue, semant partout ses exhalaisons fétides, dans un étalage provocant de plaques qui suppurent, de membres ouverts, tordus et

Digitized by Google

rapetissés. Car le lépreux n'a pas de coin de terre réservé, pas de cité d'Aoste dont il lui soit interdit de sortir. Il vit où bon lui semble, côte à côte avec les indigènes, à deux pas de l'Européen qu'il croise sur la route et frôle d'une main ulcéreuse et crispée qui se tend pour l'aumône : une ombre de main que l'on distingue à peine et que le sou doit traverser...

Comme dans tous les milieux qu'habite la misère, les mioches pullulent dans ces taudis infects où la civilisation n'est pas près de pénétrer encore. Nus comme des vers, quelque temps qu'il fasse, ils courent d'une case à l'autre, escaladent les toits et les arbres et, visiblement heureux de cette liberté d'action qui est la vraie vie de l'enfance, passent le plus clair de leurs journées à se vautrer dans des mares putrides, pêle-mêle avec les pourceaux, leurs amis et leurs frères, dont ils partagent fort gentiment, d'ailleurs, la couche et la pitance : ces

Digitized by Google

pauvres petits « cochons violets », tout barbouillés de vase, que la naïve Association de la Sainte-Enfance présente à ses fidèles comme des bêtes d'apocalypse à qui les mères dénaturées jettent leurs « petits chinois » en pâture.

Pauvres petits « cochons violets », pauvres petits êtres inoffensifs qu'on ose traiter de « fratricides ! »

Bientôt, à droite de la route maintenant bordée çà et là de quelques arbres solitaires, le grand lac s'étendit à découvert, dans la placidité monotone de ses eaux que les feux scintillants du soleil tapissaient par places de prismes changeants et multicolores.

De vastes bancs de lotus en fleurs aux feuilles en éventail, géantes, nageaient à sa

Digitized by Google

surface, au milieu d'un vol blanc et léger de crabiers et d'aigrettes, — ces oiseaux si merveilleux d'allure et de plumage et dans la gorge desquels la nature marâtre a mis, par antithèse, le cri sinistre et rauque du corbeau.

Plus loin, dans une sorte de baie étroite, protégée par un petit mamelon de terre enseveli sous les végétations du lac, une douzaine de cases apparurent, élevant tout au bord de l'eau, à l'ombre de cocotiers à panaches, leurs carcasses nues et à jour. Au milieu de chacune d'elles, une sorte de cuve énorme en pierre brute et taillée dans le bloc comme une pile s'allongeait, bordée d'indigènes des deux sexes au travail, les bras nus dans l'eau jusqu'aux épaules.

J'avisai un des jeunes naturels du pays accourus à ma rencontre :

— *Lang-gi* ? (Quel est ce village ?)

— Le village de papier, me répondit-il en très bon français.

Digitized by Google

C'était le cicerone de l'endroit qui venait s'offrir à me piloter. Je mis pied à terre et m'engageai dans le village.

A chaque arrêt, le mioche, la congai, le coolie ou la baia qui avait donné en mon honneur le « coup de tamis » du métier, tendait la main en souriant, et il me fallait faire contre fortune bon cœur, au risque de me voir escorter de cuve en cuve par tout le personnel aux abois.

Des cuves on passa au pressoir et du pressoir aux fours.

Une merveille d'adaptation, ce pressoir. Une forte branche d'arbre tordue par le hasard ou l'orage et qui, toujours attenante au tronc, avait continué à pousser horizontalement, à dix centimètres au-dessus du sol, en faisait tous les frais.

Quant aux fours : des boyaux en briques, d'un primitif grotesque, bourrés de combustibles et garnis à l'extérieur d'une couche de ciment sur laquelle les feuilles de

Digitized by Google

papier tirées du pressoir séchaient et se ratatinaient à qui mieux mieux, collées les unes à côté des autres comme des affiches.

Déjà toute une fourmilière de mioches avait envahi les caves étroites et surchauffées où nous venions de pénétrer, et un bruit de voix monotone et pleurard, cette antienne éternelle du pauvre qui quémande, bourdonnait à mes oreilles et excitait mes nerfs. Je me précipitai au dehors; mais, jusque sous les roues de mon pousse-pousse, la nuée encombrante ne cessa de m'envahir, et là encore une nouvelle pluie de « tiêns[1] » fut nécessaire pour m'aider à déblayer le terrain devant moi.

A quelques pas de là, une autre agglomération de cases échelonnées sur le bord de la route et dotées d'un marché couvert me fit de nouveau mettre pied à terre.

Au milieu du hameau, autour d'un puits

1. Pièces de 10 centimes.

Digitized by Google

très curieux dont la margelle, à fleur de terre, usée et dentelée en maints endroits, témoignait d'une vétusté inappréciable et d'un frottement incessant des cordes à puiser sur la pierre, une chaîne d'hommes et de femmes allaient et venaient, balançant aux deux extrémités d'un bambou flexible deux outres de respectable grosseur faites chacune d'une seule feuille de latanier repliée sur elle-même, qu'ils venaient remplir là à toute heure, les uns derrière les autres, attendant leur tour.

Par curiosité, je pris une de ces outres des mains d'une *baia* voisine et la portai à mes lèvres. Cette eau, sortant du puits, était d'une limpidité et d'une fraîcheur extraordinaires. Et je songeai délicieusement à l'avènement inattendu d'une semblable ressource, à proximité de ma *cai-nha*, là-bas, dans cet Hanoï marécageux que d'incessants travaux n'ont pas encore pu doter d'une fontaine d'eau potable.

Digitized by Google

J'étais remonté dans mon pousse-pousse et j'allais m'apprêter à rebrousser chemin, pressé par l'heure, quand le trot accéléré d'un cheval me fit relever la tête.

— Vous ici ! s'écria presque aussitôt le cavalier dans lequel je venais de reconnaître un ami.

— J'allais retourner sur mes pas.

— Eh quoi ! sans être allé rendre hommage à nos morts !

Je le regardai sans comprendre.

— Nous ne sommes plus qu'à deux pas de la pagode Balny, ajouta-t-il en remettant son cheval au trot. Le sol que nous foulons est un sol de terre sainte. Il faut achever le pèlerinage.

Mes coolies avaient fait volte-face d'eux-mêmes. Ils suivirent le cavalier.

A quelques centaines de mètres de là, mon ami qui avait pris les devants s'arrêta pour m'attendre.

— Le pont de papier où est tombé Henri

Digitized by Google

Rivière en 1883, annonça-t-il en étendant la main du côté d'un petit arroyo dont on voyait très distinctement le lit à sec sillonner la plaine.

Et changeant la direction de sa main :

— Ici, à gauche, le tombeau de Francis Garnier, sur la digue même où, dix ans plus tôt, ce lieutenant de vaisseau célèbre avait, lui aussi, trouvé la mort.

Je ne prononçai pas une parole. Silencieux et triste, dans l'évocation d'un passé dont tout autour de moi me rappelait les sanglants épisodes, je remerciai mon ami d'un geste, et, jetant un dernier regard sur cette plaine si riche en souvenirs, nous reprîmes ensemble la direction d'Hanoï par cette route historique de Phu-Hoai, aujourd'hui si calme et si sûre, et que, dans des jours plus sombres, tant de glorieuses victimes avaient parcourue avant nous.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAYSAGE

Digitized by Google

Digitized by Google

PAYSAGE

La plaine immense, avec ses marais et ses brousses,
Ses rizières en herbe et ses paillottes rousses,
Féconde sous son air bâtard ;
Et çà et là, souillant l'horizon sans limites,
Quelques amas crasseux de « cai-nhas » annamites
Où croupit un peuple en retard.

Un aréquier perdu dans ce désert humide,
Branlant au vent du Nord son panache, intimide
La moisson naine autour de lui ;
Tandis que, renfermé dans un spleen solitaire,
Un bananier pleurard laisse traîner à terre
Ses oreilles basses d'ennui.

Digitized by Google

Plus près, la mare infecte où le soleil patauge;
Un homme nu promène un soc lourd dans cette auge;
Le poitrail noyé dans les eaux,
Un buffle noir, plus haut qu'un mulet de remonte,
Hume la puanteur exécrable qui monte
Et gonfle d'aise ses naseaux.

Sur la route chantant comme un pavé de dalles,
Le flic-flac sec des pieds jouant dans les sandales ;
Un troupeau de bœufs aux abois,
Libres, remplissant l'air du feu de leurs haleines ;
Le grincement aigu de brouettes trop pleines
Forçant sur leurs essieux de bois.

Déjà, confondant tout dans une même teinte,
Le crépuscule brun rase la plaine éteinte ;
Le jour tombe, et, sous le ciel gris,
Semble monter des champs, comme une pleine lune,
Celle d'une « congai » que chatouille, à la brune,
La tête agaçante des riz.

Digitized by Google

PEUPLE MENDIANT

Digitized by Google

Digitized by Google

PEUPLE MENDIANT

Au Tonkin, depuis le début de la conquête, un groupement d'Annamites des deux sexes s'est formé autour de nous ; mais, en dépit d'apparences dont tout vrai colonial ne saurait être dupe, cette catégorie de gens elle-même, quelque intéressée qu'elle soit à notre présence, est loin d'avoir accepté de gaieté de cœur notre domination protectrice.

Habituée de longue date à subir le joug

Digitized by Google

moral des Chinois, elle nous considère un peu à notre tour comme l'ennemi de passage, comme l'exploiteur du moment, avec, dans sa physionomie impassible, cette sérénité béate et stupide qui a fait conclure faussement à son inconscience et qui sert de bouclier à ses pacifiques instincts.

D'ailleurs, cette indifférence paresseuse des Annamites devant le progrès occidental, cet attachement irraisonné aux anciennes formules qu'inspira de tout temps à leur inertie native le culte respectueux des ancêtres, semblent clore irrévocablement leur esprit à toute idée de rapprochement moral, de communion de mœurs avec nous.

C'est ainsi qu'après tant d'années d'un protectorat laborieux, seuls, un certain nombre de mandarins à un, deux, trois et quatre parapluies, d'interprètes de tout âge à chapeaux pointus et costumes mixtes, de *con-gai* maquillées que la munificence de fonctionnaires européens a dorées sur tran-

Digitized by Google

ches et de *boys* de toute nature dont la démarche libre et assurée trahit l'habitude de nos mœurs, paraissent avoir ressenti l'influence de notre supériorité morale envahissante ; — et encore la plupart d'entre eux se refusent-ils obstinément à croire qu'elle les ait grandis.

Les autres, citadins ou *nhâquê*, vivent dans un isolement voulu, groupés par familles, presque pêle-mêle, dans des cases misérables où se font sur la même natte toutes les choses les plus disparates de la vie. Et rien ne saurait les en tirer, jusqu'à ces piles échelonnées de piastres qui dorment, enfouies et infécondes, dans l'étroit carré de terre occupé par leurs *cai-nha* et qui

Digitized by Google

font d'eux des thésauriseurs et des ladres, sous leurs guenilles de loqueteux, en attendant que les fêtes pantagruéliques du « Têt » viennent absorber en huit jours ces économies pénibles d'une année entière.

Fort bien doué du côté de l'intelligence, l'Annamite a le sentiment intime de sa personnalité et met un égoïste amour-propre à la conserver intacte. Aussi, à quelque catégorie qu'il appartienne, étend-il sa méfiance jusqu'à ses intimes eux-mêmes, et ne s'inspire-t-il jamais que de lui seul.

Les bras ramassés le long de son corps, il traduit ses sentiments amicaux par des demi-courbettes pleines de réserve, accompagnées de clignements d'yeux imperceptibles et de sourires marqués au coin d'un pli de fausseté, où se devine tout un art d'attente circonspecte et de malice obséquieuse et qui jettent un froid dans les conversations les plus intimes et les plus cordiales.

Digitized by Google

Chez lui, point de ces mots ouverts et jaillissants, point de ces serrements de main émus et sympathiques, point de ces *shake-hand* vigoureux qui marquent la droiture du cœur. Sa main, dissimulée à demeure sous l'étoffe bouffante de sa robe, ne se livre généralement qu'à demi et comme avec contrainte. S'il la tend franchement et sans effort, c'est qu'il mendie.

La mendicité, — cette bassesse commune de sentiments qui, étendue à tout un peuple, devient un signe certain de décadence et de servitude, — se retrouve en effet, au Tonkin, sous les aspects les plus divers, échelonnée à tous les degrés de la hiérarchie sociale.

L'enfant n'a pas encore quitté le sein de sa mère, que déjà sa petite main a appris à se tendre. Dans le mouvement encore inhabile de ses doigts potelés où s'ouvrent des fossettes brunes, on croit voir se dessiner

Digitized by Google

l'ombre d'une cupidité naïve ; un éclair précoce brille dans ses yeux, et sur ses lèvres, où monte une bave mousseuse, un sourire déjà malin semble voltiger.

Devant ce sourire délicieux de l'enfance, dont une mère cupide a hâté l'éclosion en vue d'une exploitation plus rapide, on oublie la présence de la *con-gai* qui, la hanche en l'air sous son marmot en croupe, attend, anxieuse, le prix de ses efforts. Et les petites pièces de monnaie tombent, une à une, dans la main tendue qui a peine à les contenir, pour disparaître bientôt après, avec la tête subitement effarouchée du bébé, dans la chemisette entr'ouverte de la mère.

Cependant l'enfant a grandi. Il marche seul et fait partie de ce régiment de moutards des deux sexes qui pullulent, nus comme des vers, autour des casemates paternelles : petits bouddhas rubiconds, au crâne consciencieusement pelé sur lequel se détache, flottante, une huppe légère de

Digitized by Google

cheveux noirs et roides, et dont l'abdomen ballonné de riz reluit comme une vessie de graisse sous les rayons ardents d'un soleil qui, déjà, par couches, estompe leur peau.

On passe rapidement, à pied, en pousse-pousse; mais, bon gré mal gré, tous ces petits corps sautillants vous envahissent, dans le bourdonnement étourdissant d'une république de guêpes dont on vient de violer la ruche.

— Bonjour, cap'taine; donne un sou à « *tignau*[1] ! » bredouillent à l'unisson, en élevant leurs mains au-dessus de leur tête, tous ces lilliputiens crottés qui, déjà, roulent entre vos

1. « Au petit. »

Digitized by Google

jambes ou se collent comme des sangsues altérées sur votre pousse-pousse de maître, souriant à vos menaces qu'ils savent vaines, à votre bâton levé qu'ils sentent inoffensif.

Là encore il faut transiger. On en prend son parti et les sous tombent.

Subitement détournée de son œuvre importune, la bande cabrioleuse se précipite sur cette récolte nouvelle, et roule, le ventre en l'air, dans la boue visqueuse qui l'embarbouille. On laisse tout ce petit monde se trémousser et piailler au milieu de la route, sous les coups de dents haineux des vaincus, qui, choisissant leur place, mordent les chairs à nu ; et, stimulant l'homme-cheval courbé sur les brancards du pousse-pousse, on s'éloigne hâtivement sans détourner les yeux.

Maintenant le marmot est devenu homme et son instinct s'est développé avec l'âge, diversement, suivant les conditions d'ai-

Digitized by Google

sance et de misère dans lesquelles le sort inconscient l'a fait naître.

Pauvre, — son visage en boule de loto, perdant son embonpoint luisant, s'est allongé, miné par l'inertie ou la fatigue, et sur ses joues dartreuses et jaunies est venu peu à peu se creuser le sillon du vice. A ce moment, chez lui, la mendicité a changé de rôle et s'est doublée de roublardise. Il ne minaude plus, le sourire aux lèvres; il tend la main en souffreteux qui cherche à attendrir. Encore quelques mois et, suivant lui-même l'évolution décroissante de ses moyens et de ses chances, il se présentera en mendiant qui sait qu'il n'intéresse plus et dont la suprême ressource est dans le dégoût montant qu'inspirent les loques :

— C'est un sou que tu veux ? Le voilà, mais va-t'en !

Aisé ou riche, — dédaignant ces petits moyens que, seules, l'enfance et la misère autorisent, il a classé ses semblables en

Digitized by Google

deux catégories : ceux qui lui sont inférieurs et ceux qui l'éclaboussent. Il jette orgueilleusement son obole aux premiers et se rattrape de ses largesses sur les autres, par des génuflexions proportionnées à la considération que son infériorité lui commande vis-à-vis de chacun d'eux.

C'est comme une sorte de hiérarchie bien établie à l'idée de laquelle les plus orgueilleux se rattachent ; car la mendicité au Tonkin a sa distinction, et jamais une courbette, fût-elle basse et vile, ne déshonore un inférieur qui la fait à propos.

Digitized by Google

LES « CON-GAI »

Digitized by Google

Digitized by Google

LES CON-GAI

Au premier rang du domestique ordinaire de tout Européen, au Tonkin, se place un petit être chétif, capricieux et bizarre qu'on nomme la *con-gai*, la femme annamite.

Malgré la double tresse de cheveux noirs qui, coquettement enroulée dans un turban de soie, se tord en auréole au-dessus de leur front découvert, et les parures d'or trop lourdes qui tirent sur leurs oreilles et encombrent leurs doigts, les *con-gai* sont loin de présenter, au premier abord, ce caractère original de délicatesse et d'élégance, apanage exclusif du sexe faible.

Comme embarrassées de leur ventre proé-

Digitized by Google

minent qu'elles semblent pousser devant elles en marchant, dans un déhanchement méthodique et lascif, elles ont l'air, — sous la robe de cotonnade blanche, échancrée sur les côtés, qui tombe le long de leur corps en chasuble de prêtre, — de poupées de cire articulées qu'on aurait costumées en enfants de chœur.

Et cependant, sous cette enveloppe commune et peu suggestive, derrière ces yeux bridés et endormis, la *femme*, par intervalles, s'agite et transparaît, éternellement pareille, avec ses caprices d'enfant gâtée, ses mièvreries, ses ruses et ses tempêtes.

Au Tonkin, l'introduction d'une femme indigène dans le personnel domestique d'un Européen revêt généralement un caractère matrimonial. L'intéressé n'obtient la femme de son choix que contre bons écus sonnants comptés à la famille. Et tout marché de l'espèce, fait par-devant un maire indigène,

Digitized by Google

Un petit être chétif, capricieux et bizarre.....

Digitized by Google

Digitized by Google

constitue un acte légal. Aux termes du contrat de vente, l'acheteur est autorisé, de par la loi, à cohabiter, durant tout le cours de son séjour en Indo-Chine, avec la femme qu'il s'est offerte, et a droit, en cas de fuite inopinée de sa volage moitié, au remboursement intégral, par la mère, du montant de l'achat.

La plupart des Européens, négligeant toute garantie, se dispensent aujourd'hui de ces formalités burlesques passées de mode. La vente a généralement lieu à l'amiable. La *baia*, méfiante sous son sourire obséquieux de femme d'affaires, prend l'argent d'une main et livre sa fille de l'autre, et nulle apparence d'émotion ni de larmes ne vient attrister l'heure touchante des adieux.

Du mariage proprement dit à l'accouplement temporaire, — opérations analogues que, seule, la durée du forfait différencie, — la présence de l'Européen a créé au Ton-

Digitized by Google

kin pour les *baia* intelligentes un courant d'exploitation facile et rémunérateur dont, en femmes avisées, elles se sont hâtées de tirer parti. La richesse et les espérances de bien des familles annamites étant proportionnées au nombre et à la qualité des filles dont elles disposent, les *con-gai* mûrissent et se développent sous l'œil impatient de la mère. Dès l'âge le plus tendre, la *baia* les met en évidence et les exploite, jusqu'au jour où des Européens sérieux, refusant toute concurrence, les achètent pour un bon prix et les enferment.

C'est qu'elles ne sont pas, en vérité, d'une fidélité à toute épreuve à l'égard des Occidentaux, nos petites *con-gai* tonkinoises !

Quoique liées à eux par un acte de vente analogue à celui qui leur fait vouer toute leur existence à des époux indigènes, elles ne se font jamais entièrement à l'idée d'une communion durable avec ces maris de pas-

Digitized by Google

sage dont elles connaissent d'avance le peu d'enthousiasme pour tout ce qui touche à leurs habitudes de race naïve et bâtarde, et chez lesquels elles ne sentent d'ailleurs aucune de ces inclinations vraies qui commandent la réciprocité.

Conseillées en dessous par la *baia*, à qui elles ont appris à avoir recours, elles ne voient dans l'Européen qu'un sujet d'exploitation plus avantageux qu'un autre, chargé de leur assurer, dans un temps plus ou moins lointain, cet avenir doré, fait de solitude à deux et de paix domestique qui s'ouvre pour elles à l'âge, toujours précoce, du retour.

Bien que ces *con-gai* d'Européens forment une caste à part dans la société annamite, il n'est pas rare de les voir faire un jour une fin honorable dans leur milieu indigène. Usées et finies pour nous à vingt ans, elles se lient alors au fiancé facile qui, pendant tout le cours de nos rapports « conjugaux »,

Digitized by Google

n'a cessé de vivre à nos côtés, dans l'ombre, ou retournent auprès du complaisant époux qui, les yeux mouillés de larmes attendries devant l'étincellement des piastres roulant comme un Pactole de la ceinture de soie de sa femme, rouvre les bras à la prétendue repentie, — à laquelle il avait ménagé le plus souvent lui-même, de gaieté de cœur, cette émancipation passagère.

Tant qu'a duré cette vie à trois, le fiancé ou le mari indigène, suivant le cas, a subsisté en parasite de nos largesses et, tout en se faisant des gorges chaudes avec notre femme du joli tour dont il nous sentait dupes, il a partagé avec nous, à ses heures, gratuitement, une intimité que, de notre côté, nous payions fort cher. Il va pouvoir jouir désormais, sans honte, de la situation que son esprit de partage lui a faite et que ses semblables lui envient, heureux au fond de l'accroissement exotique qu'ont valu généralement à sa famille, pour peu

Digitized by Google

Le mari indigène a subsisté en parasite.....

Digitized by Google

Digitized by Google

qu'ait duré l'intérim, les liaisons extérieures de sa féconde moitié. Car, ici, l'enfant n'est jamais une charge. Utilisé comme *boy quat*[1] ou tireur de panka, il rapporte souvent plus qu'il n'absorbe, et il n'est pas rare de voir des familles entières vivre de la recette journalière de ces petits mioches, toujours actifs, envers lesquels, soit par lassitude, soit par intérêt, le Français, bon enfant, ne ménage jamais son obole.

A côté de ces femmes, toutes de calcul, il en est d'autres qui, préparées de longue date par leurs père et mère à ce rôle alléchant de femmes de Français, apportent dans ces liaisons exotiques quelque chose de l'illusion du premier amour.

Celles-là sont toujours très jeunes et à peine formées, généralement endormies ou naïves, quelquefois vierges. Mais c'est l'es-

1. Porteur d'éventail.

Digitized by Google

pèce rare, le *rara avis* au vol décevant et dont les plumes trop soyeuses glissent entre nos doigts. Le voisinage impur de nos boys, du côté desquels un instinct de race les pousse fatalement, et le contact permanent des *con-gai* voisines, dont leur situation nouvelle leur ménage la fréquentation, ne tardent pas, d'ailleurs, à étouffer en elles ces illusions naïves d'âmes d'enfant.

Une femme légitime d'Annamite, qui se laisse prendre en flagrant délit, devient, en même temps que son amant, la propriété exclusive du mari trompé qui, aussitôt après la constatation de la faute, a le droit de faire saisir les coupables et de les exposer, liés dos à dos, sur deux bambous en croix, au milieu de la place. Dans la foule compacte qui se presse autour de ce pilori improvisé, les regards se croisent, simplement curieux ; aucune pitié ne perce dans le plissement ironique de ces lèvres minces, et

Digitized by Google

jusqu'au milieu du fleuve, tombeau des criminels et des adultères, ce même sourire railleur poursuivra les coupables comme un dernier châtiment. Leurs corps, ballottés par les eaux, rouleront vers la mer, sans jamais atterrir, maintenus dans le courant, à longueur de gaffe, par les paysans des deux rives, respectueux de la loi.

Pour nos *con-gai*, à nous, rien de semblable, bien entendu.

Leur condition d'épouses provisoires les classant dans une catégorie fantaisiste sous ses aspects d'ordre légal, toutes ces rigueurs judiciaires ne les atteignent point. Le plus souvent même, tout le quartier, mis dans la confidence, se fait un malin plaisir de prêter la main à leurs émancipations intermittentes que l'absence journalière, à heure fixe, du « monsieur » attitré facilite déjà de son côté.

Il est bien rare qu'à la suite de ces sorties intempestives, le « monsieur » trompé ne

Digitized by Google

s'aperçoive de rien. Préparé de longue date à cet incident qu'il serait naïf de chercher à éviter ici, ne considérant d'ailleurs sa moitié que comme un objet de luxe et d'hygiène, il accepte généralement la chose en philosophe, et le ménage poursuit son cours.

Il est cependant des gens grincheux qui prennent la chose au tragique. Ceux-là en sont pour leurs frais oratoires ou leurs corrections. Le danger passé, la *con-gai*, éconduite, sèche ses larmes, et, sûre d'avance de l'intervention protectrice de sa mère, toujours en éveil, elle s'en va, toute guillerette, chercher fortune ailleurs.

Pour elle, habituée depuis longtemps à ces ruptures dont ses goûts changeants de femme capricieuse, trop souvent satisfaite, lui ont fait une sorte de nécessité, ce n'est qu'un nom de plus à ajouter à la liste déjà longue de ses anciens maîtres. Elle met une secrète malice à les collectionner, par ordre

Digitized by Google

de date, dans sa mémoire, se complait à en évoquer le souvenir, et, peu scrupuleuse dans ses confidences, passe des heures entières à revivre avec vous ces existences diverses que la connaissance des personnages en scène vous rend intéressantes à plus d'un titre.

En résumé, chez la plupart de ces enfants gâtées et de mœurs faciles, le « mari » le plus récent en date ne fait que servir inconsciemment de couvert à toute une polyandrie secrète dans laquelle ses prédécesseurs eux-mêmes ont un rôle. Car, quelque violente qu'ait été la scène qui a pu déterminer entre eux une rupture, jamais une femme annamite, se fût-elle vingt fois remariée depuis, ne refuse ses bonnes grâces à un ancien maître qui se représente à elle, sans rancune et la bourse à la main, en amant de passage.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BOYS

Digitized by Google

Digitized by Google

LES BOYS

Vêtus, à peu de chose près, à la façon des femmes indigènes, avec lesquelles bon nombre d'Européens, nouvellement débarqués, se laissent prendre à les confondre, la plupart du temps même plus proprement et plus coquettement fagotés qu'elles, — nos boys portent, en général, dans leurs regards intelligents et pleins d'une ironie indéfinissable, cette expression caressante et douce qui est comme le reflet chatoyant du sexe faible.

Tout en eux, du reste, est efféminé : depuis leur démarche qui, pour ne pas avoir le déhanchement isochrone et lascif des

Digitized by Google

femmes du peuple, ni le glissement nonchalant des *con-gai* de marque, n'en est pas moins traînante et paresseuse, jusqu'à cette petite ligne mince de sourcils que la pince à épiler ou la lame de rasoir a réduite de moitié et qui achève, ainsi dénaturée, de faire perdre à leurs yeux bridés cet éclair vivant et farouche où se reconnaît le mâle.

Pour eux, la toilette n'a pas d'heure. Ils mettent à profit leurs instants de loisir, à quelque endroit qu'ils se trouvent : chez leurs maîtres, s'ils se sentent seuls, en pleine rue, s'ils sont en course.

Aussi leur visage, un peu camard, mais d'une coupe originale et fine, est-il toujours, quoique imberbe de nature, consciencieusement rasé de frais. A toute heure du jour, le rasoir, dont tout Annamite qui se respecte porte une réduction dans le nécessaire de cuir ou de carton qui pend en giberne autour de ses reins, pèle jusqu'au sang leurs

Digitized by Google

pommettes, leur nez et jusqu'à leurs oreilles,

tannant à sec, en désespoir de cause, leur peau mate et sans duvet.

Digitized by Google

A l'égard de leur chevelure abondante et noire, cette manie innocente de vernissage à outrance change de caractère et devient un culte. Ils la nouent et la dénouent incessamment cette chevelure aimée qu'un léger mouvement de tête suffit à déployer sur leurs épaules nues. Ils la lissent longuement entre leurs doigts, visiblement heureux de cet attouchement dont le velouté les captive; puis, rejetant le front en arrière, à la façon de nos dégrafées de boudoir qui étudient un effet devant leur glace, ils la tordent deux ou trois fois sur elle-même et la rassemblent de nouveau sur leur nuque, en un tour de main.

Comme chez les femmes, un *cai kan* de soie foncé orne leur chevelure; mais, chez eux, cette sorte de turban est plus ample, et la façon de l'accommoder suit la fantaisie de chacun. Le mode le plus pratique et le plus coquet consiste en un enroulement sommaire autour de la nuque, terminé par

Digitized by Google

un nœud, généralement lâche et à peine esquissé, laissant les deux extrémités libres du *cai kan* flotter négligemment de chaque côté de la tête, à la façon des coiffes nationales d'Alsace.

Ce penchant à la coquetterie, si commun aux races orientales, ne peut que nous suggérer, à nous autres, Européens, qui laissons d'ordinaire ces choses-là aux femmes, une méfiance circonspecte envers ces domestiques, de sexe douteux, que leurs vices bien connus nous rendent, à plus d'un titre, sujets à caution.

Et cependant, cette préoccupation de leur petite personne n'exclut pas, chez nos boys, le sentiment de leur tâche. Aucun travail, quelque répugnant qu'il soit, ne les rebute; et un simple mot un peu vif suffit généralement, en cas d'oubli de leur part, à les rappeler au devoir et à faire renaître dans leurs yeux cette lueur vive de l'âme qui dénote, en même temps qu'une intelligence

Digitized by Google

précoce, un esprit d'assimilation peu commun à leur âge.

Il existe plusieurs catégories de boys; mais bien qu'il ne soit jamais venu à l'idée de l'Européen de les classer, chez lui, par ordre d'importance, ils obéissent tous à une sorte d'amour-propre de métier, doublé d'un sentiment commun de distinction et de hiérarchie, qui les guide en toutes choses, et leur fait recevoir souvent, sans broncher, de la part de leurs camarades élevés par nous à des fonctions qu'ils jugent supérieures, des observations fort cavalières et tout au moins hors de saison.

Cette espèce de convention tacite leur permet de vivre entre eux en accord parfait, malgré la diversité de leur tâche, et de resserrer étroitement leurs rangs toutes les fois qu'il s'agit de résister sourdement à nos menaces, de nous dauber ou de nous combattre.

Digitized by Google

En l'absence du boy intime, c'est au *bep* (cuisinier)....

Digitized by Google

Digitized by Google

Le boy qui, tenant en main les clefs de nos buffets et de nos malles, procède aux menus achats de la journée, assiste à notre toilette et y prête la main, notre boy intime en un mot a, de par son titre de gardien de confiance et quelquefois même de confident, une influence incontestée sur le reste des domestiques, trop intelligents pour ne pas songer à s'assurer, par un redoublement d'égards, l'intérêt d'un camarade si bien placé auprès du maître.

En l'absence du boy intime, c'est au *bep* (cuisinier), que revient incontestablement la direction morale de la petite phalange.

Ce dernier est presque toujours le type le plus grave de notre personnel domestique. L'obligation où nous nous trouvons de lui faire incessamment des avances de numéraire le mettant plus que tout autre en mesure de nous exploiter en détail, il se com-

Digitized by Google

pose généralement une tête de circonstance, pensant nous cacher ainsi, sous cette apparence grossière de désintéressement et de conscience, son agiotage journalier qui ne nous laisse, au fond, aucun doute, mais dont nous ne saurions rechercher la preuve sans nous rabaisser à des procédés indignes de notre prestige de Français.

La plupart du temps à demi nu et le front perlé de sueur, il esquisse, en se présentant, des effets prétentieux de torse, et répond aux injonctions de ses maîtres en homme consciencieux et fier de son art.

Deux acolytes marchent incessamment à ses côtés : le « maître d'hôtel », qui est dans le secret de ses petites négociations et avec lequel il partage honnêtement le fruit de ses faciles rapines, et le « marmiton », un moutard de dix à douze ans qui y voit déjà fort clair, mais qui reste muet par peur, trop innocent encore pour songer à se faire acheter son silence.

Digitized by Google

Il est, en réalité, le seul vrai *maître coq* de la maison, ce petit marmiton toujours en mouvement, qui, du matin au soir, ratatine à la flamme des fourneaux sa chevelure ruisselante. Tout, à la cuisine, passe par ses mains. C'est lui qui accommode les sauces, surveille la cuisson des mets, détermine le « point » des rôts; tandis que le *bep* salarié, accroupi dans un coin de l'office, se repose sur ses lauriers et sur ses piastres.

Assis un peu au-dessous de ses semblables sur les différents degrés de l'échelle domestique, le « coolie pousse-pousse » clôture la liste de notre personnel indigène.

Ce coolie, qui tire tout son mérite de ses seuls jarrets et ne fait trêve à ses fonctions de bête de somme que pour s'atteler à la corde d'un *panka*[1], est généralement peu fait à nos habitudes d'intérieur auxquelles

1. Châssis rectangulaire suspendu au plafond et jouant le rôle d'éventail dans les appartements.

Digitized by Google

il chercherait bien volontiers cependant à s'initier, si notre boy intime, jaloux de ses prérogatives, ne le tenait à distance.

Sorti depuis moins longtemps que les autres de la campagne, où, de temps en temps, d'ailleurs, ses affaires de famille le rappellent encore, il parle un sabir grossier dont ses camarades, peu charitables, s'égaient à ses dépens, et semble destiné à conserver éternellement cette démarche pesante du rustre qu'il tient de naissance et qui contraste si cruellement avec le dandinement efféminé et souvent plein de mystère des boys avec lesquels il est appelé à vivre.

Il est cependant des « chevaux de luxe » dont la tenue, toujours parfaite, ne le cède

Digitized by Google

en rien à celle des autres boys le plus soucieux de leur petite personne.

Ceux-là, déjà suffisamment dégrossis par leur contact permanent avec l'Européen, feraient d'excellents boys, s'il leur prenait jamais la fantaisie d'abandonner le brancard pour la brosse. Ils n'en ont cure et préfèrent, par coquetterie de métier, à l'ample soutane noire et au long pantalon de soie de leurs camarades, la petite chemisette blanche qui se dissimule dans les plis de la culotte courte flottant sur leurs genoux, et la coquette ceinture verte ou bleue, largement déployée, qui dessine leur taille et double l'élasticité de leurs reins assouplis.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INTERPRÈTES INDIGÈNES

Digitized by Google

Digitized by Google

LES INTERPRÈTES INDIGÈNES

Ils sont ici, aux yeux des indigènes, les rois incontestés du pavé tonkinois.

Confidents plus ou moins administratifs des grands et petits maîtres, tous, — interprètes saïgonnais, que leur connaissance de la langue française nous avait fait amener comme intermédiaires au Tonkin, dès le début de la conquête, et interprètes tonkinois proprement dits, petits paysans tout frais éclos de l'école, devant lesquels l'exhibition d'une page correcte d'écriture vient d'ouvrir toutes grandes les portes du cénacle résidentiel d'Hanoï, — affectent vis-à-vis de l'Européen cette attitude insolente et

Digitized by Google

haute du favori qui se juge indispensable et se sent bien en cour.

Toutefois, une infinité de degrés et de classes limitent à chacun d'eux ses attributions respectives et marquent le point extrême où il lui est moralement permis de pousser, dans ses façons de se vêtir et de vivre, son secret désir d'assimilation à l'Européen.

L'interprète saïgonnais, en sa qualité de Français de 1860, porte l'étendard de cette transformation graduelle. C'est lui qui prépare la chrysalide et en surveille l'éclosion, lui qui donne la mode enfin.

Ses pieds d'abord ; car c'est par là qu'a commencé la métamorphose.

Contrairement à tous les usages indigènes, il n'existe plus aujourd'hui d'interprètes saïgonnais sans chaussettes. Et ce seul emprunt fait à notre garde-robes les distingue mieux que toute leur connaissance technique de notre langue de la foule

Digitized by Google

L'interprète saïgonnais, en sa qualité de Français de 1860....

Digitized by Google

Digitized by Google

des mandarins qui, tous, du plus grand jusqu'au plus petit, sont restés fidèles aux traditions sacrées de leurs « va-nu-pieds » d'ancêtres.

L'addition de ces chaussettes blanches avait amené le port des souliers de toile. L'étroit pantalon de France à pattes d'éléphant vint, à son tour, compléter la métamorphose, si bien qu'il ne leur reste plus aujourd'hui, de leur accoutrement national, que l'ample *cai-ao* de soie moirée qui, lui aussi, tend à disparaître, et la coiffure monumentale et féminine à laquelle tout fait prévoir qu'ils resteront longtemps fidèles encore.

Tout un poème, cette coiffure !

Sur leur chignon en échafaudage, toujours consciencieusement huilé, qu'un large peigne d'écaille fait ressembler à une pièce montée de dîner officiel, au milieu de laquelle le couteau à manche étincelant du pâtissier serait resté planté, le légendaire

Digitized by Google

turban vert s'élève, uniformément accommodé. Et l'on songe, malgré soi, devant cet amoncellement de crépon clair qui tranche sur le fond noir des cheveux étagés sur la nuque, à la huppe orgueilleuse d'un perroquet des Iles en rupture de perchoir.

C'est qu'on le rencontre partout, ce turban vert qui vous obsède. A la promenade où, sous les rayons d'un soleil éblouissant, ses contours ondulés et savants ont des chatoiements de velours; au théâtre où, sous les quinquets rares dont il recherche le voisinage, le peigne d'écaille qui le complète a des éclairs rapides d'émeraudes.

Toujours correct et digne, le pantalon luisant et bien tiré, le rotin à pomme d'argent à hauteur des reins, les mains chargées de bagues énormes dont il fait miroiter le chaton à chaque rencontre nouvelle, le fume-cigare, vrai kummer, aux lèvres, et les lunettes vertes dans l'œil, — autre

Digitized by Google

poème, ces lunettes ! — l'interprète saïgonnais marche à petits pas, d'un mouvement automatique de rhéteur se rendant en chaire, au milieu de la fumée grise du londrès qu'il hume à petits coups, la tête légèrement inclinée sur le côté, la lèvre en cul de poule, — dédaigneuse.

A pied ou à cheval, en pousse-pousse ou en voiture, seul ou avec sa moitié, — une petite poupée rondelette et, pour le moins, aussi resplendissante que lui, qu'il promène pour ses dorures, comme un reliquaire sacré, — il est toujours là, à deux pas de nous, nous effleurant presque, cherchant un rapprochement qui le flatte, une comparaison qui le grandisse, dont il triomphe.

L'interprète tonkinois, qu'un craintif sentiment d'infériorité subordonne généralement à ses confrères de Cochinchine, cache, sous des dehors indifférents, un fer-

Digitized by Google

ment de jalousie profonde contre ces voisins malencontreux implantés chez lui, qui le regardent comme un sauvage et lui rognent de son prestige.

Il n'en copie pas moins, mais à distance, les diverses transformations de ces rois du pavé dont la vie bruyante l'éclabousse.

Comme eux déjà, il a son pousse-pousse de maître et son kummer, authentique aussi. Il est vrai qu'un confrère de sa classe partage, le plus souvent, avec lui les frais d'achat et d'entretien du « pousse », et que, par un restant de tact dont on ne peut que lui savoir gré, il substitue, d'ordinaire, au fume-cigare en bout-dehors de son majestueux rival, le fume-cigarette plus modeste de nos boulevardiers.

Pas de chaussettes encore, par exemple. Pas de souliers de toile blanche à la française. Une lacune, évidemment. Au bas de l'ample *cai-quan* de soie qui flotte sur ses

Digitized by Google

jambes, seules, deux petites pantoufles de cuir noirci apparaissent timidement, en

équilibre sur ses doigts de pieds d'une mobilité singulière et toujours infailliblement nus.

Plus modeste sur le pavé que l'interprète

Digitized by Google

saïgonnais qu'un trop prompt enthousiasme de notre part a amené à ne plus s'effacer devant nous, l'interprète tonkinois, qui, déjà, rêve d'une indépendance analogue, se console, le soir, dans ses foyers, de cette infériorité qui, partout ailleurs, le tourmente.

Là, sur la natte de famille, dans ce milieu étroit et borné où son titre à consonnances magiques « d'interprète » lui permet de trôner en maître, toute une nuée d'indigènes aux abois viennent déposer leurs suppliques.

C'est son heure de triomphe.

Sûr d'avance de ses effets, il se compose une tête de circonstance, et aveugle de promesses illusoires ses trop confiants solliciteurs, dont la ceinture bourrée « d'arguments » sonores et tentateurs se dénoue à ses pieds, au milieu des encouragements discrets de la *baia* qui, la voix mielleuse et la main tendue, souligne, comme un écho, chaque phrase nouvelle de ce protecteur improvisé....

Digitized by Google

De ce côté-là, d'ailleurs, l'entente est parfaite entre les divers sollicités. Inter-

prètes saïgonnais et interprètes tonkinois nagent dans les mêmes eaux troubles, côte

Digitized by Google

à côte malgré la haine, les mains unies devant l'intérêt commun.

Ici, comme partout ailleurs, le naïf entretient le sournois.

Ils le savent tous, au fond, ces malheureux solliciteurs dont le fruit de tant d'années de labeurs vient mourir, le plus souvent, sur le chaton d'une bague ; — et tous incessamment reviennent à la charge, tête baissée, sur ce foyer lumineux qui les attire, pauvres phalènes éblouies par l'éclat d'une lampe d'auberge !...

C'est que, dans ce pays vénal par excellence, charges, protections, conseils, tout est soumis au tarif inévitable de l'influence et de l'amitié.

Il n'y a pas, dans tout le Tonkin, de sentiment assez désintéressé, pas de morale assez profonde, pour résister au miroitement ensorceleur d'une piastre neuve !

Digitized by Google

UNE « VOYANTE » BOUDDHIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE « VOYANTE » BOUDDHIQUE

Mon pousse-pousse, apprêté pour la promenade du soir, attendait, les lanternes allumées, au milieu de la rue déserte. J'allais sortir.

La porte entrebaîllée s'ouvrit brusquement en gémissant sur ses gonds de bois, et une petite Annamite de douze à treize ans entra, de cet air familier et dégagé que prennent avec nous ces maigriottes enfants du peuple, trop jeunes pour croire au danger ou trop naïves pour songer à mal.

— *Adau Co?* (Où est madame)? me dit-elle en ouvrant une bouche énorme où riaient deux jolies petites rangées de dents qu'on

Digitized by Google

devinait blanches et vierges de laque sous le jus de bétel qui les ensanglantait.

J'appelai Co Ba, ma femme indigène, qui descendit en faisant claquer sur les marches sonores de l'escalier en planches ses deux petits sabots de bois verni, dans lesquels se jouaient, laissant les talons libres, les extrémités souples de ses pieds nus.

Elle échangea quelques mots rapides avec la mioche, puis se retournant vers moi, suppliante :

— Ma mère est malade, dit-elle. On fait *tchim-tchim Bouddha* à la cai-nha, ce soir, à son intention....

— Et tu voudrais être là pour conjurer le mal de ta mère avec les autres ? Eh bien soit, mais j'y vais aussi, ajoutai-je, profitant de l'occasion qui m'était offerte d'aller surprendre mes « belles gens » au milieu de leurs cérémonies bouddhiques.

Et comme Co Ba se taisait, boudeuse à

Digitized by Google

la pensée de cette galerie insolite dont allait certainement s'effaroucher sa mère : — Je paierai les musiciens, dis-je en me levant, sûr maintenant d'un bon accueil.

Quelques instants après, nos pousse-pousse, menés bon train, traversaient les rues désertes du quartier indigène d'Hanoï, éclairant de reflets rouges et verts les devantures barricadées des *cai-nha* annamites déjà endormies. Enfin, la course se ralentit; les coolies, le torse renversé en arrière, décrivirent un angle brusque, et les pousse-pousse faisant un demi-tour sur eux-mêmes, s'arrêtèrent, face au mur, allongeant sur le trottoir leurs bras illuminés par les feux plongeants des lanternes.

Nous étions arrivés.

— Baisse ta tête! me dit Co Ba, dans un éclat de rire, tandis que mon casque, s'aplatissant sur la poutre trop basse du chambranle, roulait déjà dans la boue.

Je laissai mon couvre-chef maculé entre

Digitized by Google

les mains du coolie et fis mon entrée tête nue.

Cet intérieur, comme celui de tout Annamite aisé (un qualificatif un peu vague pour un peuple chez lequel l'*aurea mediocritas* n'est, à proprement parler, qu'un symbole), était vaste et s'allongeait comme un boyau énorme, sans cloison, dans une perspective sombre et sans couleur. Quelques tables jadis laquées se dressaient, ébréchées et boiteuses, dans les quatre coins de l'appartement, à côté d'escabeaux de bois poussiéreux et de planches de lit graisseuses que dissimulaient à grand'peine des lambeaux disparates de nattes déchiquetées.

Allongé sur son lit de camp, le *taitouok* (docteur annamite) sacrifiait à l'opium. Plus loin, sur un lit semblable, encadré d'un moustiquaire rouge, la *baia*, sa femme, affligée d'une maladie d'yeux incurable, marmottait sur un ton traînard des oraisons

Digitized by Google

interminables devant la statue de bois d'un Bouddha ventripotent.

L'un et l'autre s'étaient levés à mon ap-

proche, visiblement gênés d'une visite dont la présence de Co Ba auprès de moi leur faisait deviner le but.

— Je viens faire *tchim-tchim* aussi, en

Digitized by Google

ton honneur, dis-je à la baia; et, lui glissant, sans autre préambule, une piastre neuve dans la main :

— Mon offrande à Bouddha, ajoutai-je négligemment.

La baia, conquise, empocha la pièce. Mon indiscrétion était oubliée.

Au même instant, au-dessus de nos têtes et de l'autre côté du plafond de bois, des sons étranges s'élevèrent, pareils à des gémissements. C'était le chant lent et mystérieux des instruments sacrés servant aux invocations.

— Ton Bouddha est là-haut? dis-je à mon hôte, en levant la main vers le plafond où je venais de voir briller, à travers les joints mal raccordés des planches, cette tremblottante lueur de lampe de sanctuaire qui semble veiller sur des morts.

Le docteur inclina la tête en signe d'assentiment et se dirigea gravement vers l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur :

Digitized by Google

cette sorte de galetas obscur où l'Annamite loge ses dieux.

On avait réuni là tout ce que contenait de plus confortable et de moins détérioré cette *cai-nha* d'un homme jadis à l'aise, aujourd'hui ruiné par l'opium. Sur deux tables de pagode dont la mesquinerie et l'éculage disparaissaient sous les broderies filandreuses des tentures, toute une pacotille grotesque de « bazar à treize » s'amoncelait. Des pousse-pousse minuscules traînés par des façons de singes ; des chiens symboliques à gueules de chimères ; des éléphants de bois, de papier, d'ivoire, de métal ; des offrandes de toutes sortes (tasses de thé, boulettes de riz, assiettes de fruits, etc.), et, dominant le tout, du haut de son trône d'or encombré de Bouddhas bouffis et grimaçants, Phat, le dieu suprême, comme assoupi dans une digestion en travail, et caressant d'une main lascive son abdomen repu et rebondi.

Digitized by Google

Déjà, la petite mioche qui nous avait servi de messagère commençait à allumer, avec la turbulence capricieuse d'un enfant de chœur, ces petites soucoupes garnies d'huile qui sont les lampes sacrées de ces chapelles domestiques et dans lesquelles brûlent de mauvaises mèches de coton effiloquées qui pendent en langues graisseuses sur leurs bords ébréchés ; — tandis que le *tai-touok*, assis sur ses talons, à droite de l'autel, et vêtu d'un long *cai-ao* couleur de sang (la robe sacramentelle de toute cérémonie bouddhique), préparait les objets du culte, de cet air d'insouciance et d'abandon avec lequel la race annamite envisage les choses même les plus solennelles de la vie, et qui n'est au fond que le masque épais d'une roublardise méfiante et malhonnête.

Maintenant, une clarté douce remplissait la salle et des bouffées d'encens montaient des cierges de bambou embrasés.

Digitized by Google

Soudain, le nhi, le gong et le tam-tam précipitèrent leur mouvement; les musiciens, sans cesser de jouer, glissèrent sur leurs talons pour dégager la porte, et la bonzesse fit son entrée.

— Mais c'est Co Ba! ma femme! m'écriai-je désappointé, en serrant nerveusement le bras de mon hôte accroupi par terre à mes côtés.

— *Elle bien connaître parler Bouddha,* me répondit-il à voix basse. *Bouddha content, baia fini malade.*

Subitement, je me rappelai certaine confidence antérieure de Co Ba. Elle « voyait » Bouddha. Bouddha la « visitait. » Un soir même, au milieu d'une cérémonie religieuse, toute une légion de petits bouddhas divers avaient envahi ses épaules, et elle était sortie de la pagode, les oreilles assourdies par le bruit de leurs voix tumultueuses, le corps écrasé sous leur poids. Le voile me tomba des yeux. Le *tai-touok* avait

Digitized by Google

voulu, dans sa croyance naïve, utiliser, au profit de la baia alitée, la maladie nerveuse

de sa fille, se faire de Co Ba une intermédiaire auprès de son dieu.

Allais-je donc assister, en plein Tonkin,

Digitized by Google

à une séance de spiritisme et de suggestion?...

Cependant ma brusque exclamation de tantôt n'avait pas changé d'une ligne les traits vaguement idéalisés de la prêtresse improvisée. Accroupie sur la natte, elle jeta un regard mystique sur Phat, le somnolent Bouddha qui lui souriait à travers ses rêves, s'entoura le front de deux turbans de soie dont les couleurs voyantes et claires brillaient dans les tresses sombres de ses cheveux épars, ceignit sa robe rouge-sang d'une ceinture de même nuance et, cachant sa tête dans un foulard déployé dont un des côtés flottait sur ses yeux, elle s'inclina par trois fois et sembla se recueillir.

Guidée par le *tai-touok* qui lui tenait lieu de servant, la bonzesse se livra alors à une série de consécrations assez semblables à celles usitées dans nos églises, à l'aide de petites baguettes de bambous parfumées

Digitized by Google

d'encens jouant le rôle de goupillons; tandis que les musiciens, assis en rond dans un coin de la salle, soulignaient en chœur chacun de ses mouvements d'un refrain de litanie bouddhique.

Sur le devant de l'autel, une infinité de prismes de toutes dimensions, en papier d'or et d'argent, se dressaient en pyramides étincelantes aux pieds de Thi Ca, l'enfant-dieu, dont le corps, à moitié dédoré par le temps, émergeait comme une antiquaille de ce Pactole en lingots. Co Ba prit une poignée d'or dans sa main, approcha les lingots de la flamme d'une bougie qui brûlait sur les marches de l'autel, et les laissant se consumer un à un entre ses doigts, l'œil en extase, mystiquement, elle en fit offrande à Bouddha. Puis, se dressant vivement, comme mue par une puissance invisible, elle exécuta une danse sacrée, pleine de contorsions étranges et de balancements lascifs, au cours de laquelle ses mains, re-

Digitized by Google

levées au-dessus de sa tête, se tordaient en des passes folâtres sur ses poignets toujours immobiles, tandis que, secouées par un tremblement nerveux, ses paupières émues battaient à coups précipités sa pupille humide, comme les ailes d'un papillon de nuit grisé par la clarté des lustres.

Alors la musique et le chant se changèrent en brouhaha et le grand œuvre commença.

La tête étourdie par le bruit et l'esprit surchauffé par les vapeurs d'encens qui montaient du sol, la bonzesse eut une crise de rires et de larmes, puis s'affaissa de nouveau sur elle-même et tomba dans cette prostration voisine du sommeil, — mélange de sensibilité hystérique et de naïveté, qui a fait de la sybille de Cumes une prophétesse et de la voyante de Lourdes une sainte, et qui tient de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui le phénomène de l'auto-suggestion.

Digitized by Google

Le *tai-touok* qui, comme tout Annamite de race avait une teinte de fatalisme et ne voyait dans cette scène qu'une intervention surnaturelle de son dieu, s'était approché de la « voyante », et, jugeant le moment opportun pour songer à ses petites affaires, avait, d'un ton respectueux et digne, transmis sa supplique à Bouddha.

Il se fit un moment de silence. La bonzesse eut une dernière contorsion ; ses yeux, subitement injectés de sang, prirent une fixité étrange, et, comme un écho d'outre-tombe, deux ou trois inflexions de voix sortirent, traînantes et rauques, de sa gorge qui sanglottait...

C'était le souffle divin qui passait.

Le docteur, les lèvres collées aux lèvres de la « voyante », avait intercepté à sa sortie la réponse du dieu.

— Eh bien? fis-je, intrigué, en m'inclinant vers lui ; cette pauvre baia a-t-elle des chances?

Digitized by Google

— *Tot lam!* (bon, très bon !) me répondit-il sans lever la tête, en homme prudent à qui la confidence pèse.

Puis, se ramassant sur ses talons, sans que rien dans sa physionomie impassible ne trahît une émotion quelconque, il s'était retourné du côté de l'autel et avait allumé une pipe.

Alors, subitement et sans transition, la scène changea. Co Ba venait de se lever. Elle se dépouilla vivement de son costume de cérémonie, partit d'un éclat de rire et s'avança vers moi.

Je la regardai stupéfait, refroidi par cet éclat de rire, craignant une mystification. Il n'en était rien. Le « *sujet* » était de bonne foi. Il avait rempli son rôle en conscience, par habitude, et rien ne lui restait de ces sensations passagères auxquelles il se disait fait depuis longtemps déjà, qu'une sorte d'épuisement général qu'il ne cherchait même pas à analyser et

Digitized by Google

que l'idée seule de la conversation intime qu'il avait eue avec Bouddha lui rendait sacré.

Je m'étais levé pour partir. Le *tai-touok*, ouvrant la marche, avait disparu dans l'escalier. Je m'apprêtais à l'y suivre, quand un bruit de dispute arriva jusqu'à moi. Une curiosité instinctive me fit détourner la tête. Les trois musiciens, la petite mioche, mon coolie et une demi-douzaine de petits voyous jusque-là invisibles et accourus pour la circonstance, s'étaient jetés sur les victuailles et dévalisaient l'autel.

Digitized by Google

VIEILLE PAGODE

Digitized by Google

Digitized by Google

VIEILLE PAGODE

Près de bambous gris
Que le temps effrite,
La Pagode abrite
Ses murs rabougris.

Le soleil qui lèche
Son toit suranné
Dans le bois miné
A fait une brèche ;

D'un rayon pieux,
Il vient, sous la brousse,
Rajeunir la mousse
Qui moisit les dieux :

Digitized by Google

C'est *Longthau,* le bonze
Au frontal cornu,
Dans son cachet nu
De simili-bronze :

C'est *Mahi-Maia,*
La vierge féconde,
Livrant à la ronde
Sa peau de baia ;

C'est, souillés de mouches
Et d'excréments verts,
Des ventres ouverts
De *Bouddhas* en couches ;

Des *Phus* noirs, ornés
Comme des évêques,
Rendant des sapèques [1]
Des yeux et du nez ;

C'est, — relents immondes
D'antiques Edens, —
Des troncs de *Thap-dens,*
Allumeurs des mondes,

1. La sapèque est une monnaie annamite qui représente environ la quarantième partie d'un sou.

Digitized by Google

Et sur le torchis
Où s'ouvrent des gueules,
Des seins de bégueules
Pendant, avachis. —

Seul, comme une boule
Sur son trône d'or,
Le très-haut Phat dort
D'un sommeil sans houle,

Soutenant en main
La couche de laque
Qui sèche et fait plaque
Sur son abdomen.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN POSTE DANS LE DELTA

Digitized by Google

Digitized by Google

UN POSTE DANS LE DELTA

Le poste : Une sentinelle avancée dans l'immensité morne des plaines tonkinoises.

Des paillottes annamites s'entassent là, pouilleuses, à l'abri de nos armes, et sous ces toits, qu'un coup de vent ferait crouler, naît, grandit et se multiplie, dans la quiétude nonchalante d'une misère qui ne pèse pas, toute une fourmilière de paysans à demi-nus, au teint hâlé par le soleil.

Un affluent du fleuve Rouge baigne un des côtés du poste, lui assurant ainsi, en même temps qu'une ligne naturelle de démarcation et de défense, cette irrigation

Digitized by Google

incessante si active contre l'influence maligne du ciel ardent de ces contrées.

Quelques lopins de terre utilisés en jardins potagers, des groupes de buffles noirs en liberté dans les mares, deux ou trois chaînes de paysans attardés sillonnant des sentiers perdus dans les hautes herbes, donnent un air vivant et champêtre à ce coin isolé d'un désert qui dort enseveli sous la moisson touffue de ses rizières inondées, et dans l'immensité duquel se détache, de loin en loin, la silhouette amincie et géante d'un groupe de bananiers aux oreilles pendantes, d'aréquiers faméliques ou de cocotiers à panaches, comme une oasis solitaire à l'horizon vert.

Un mirador s'élève au bord du fleuve, et sur cette sorte de guérite aérienne montée sur quatre échasses en bambou plantées en terre, le drapeau français commande la plaine et flotte dans le ciel bleu.

C'est le quartier militaire proprement dit,

Digitized by Google

autour duquel se groupe les casemates, si pacifiques d'aspect, qui servent de casernes à nos troupes.

Elles remplacent dans l'esprit du soldat les citadelles crénelées des places fortes, ces paillottes croulantes, ouvertes aux quatre vents du ciel ; les pirates eux-mêmes ne s'en approchent qu'avec prudence, comme s'ils sentaient palpiter derrière ces planches mesquines et douteuses le cœur brave et déterminé de tout un peuple en armes. — Et cependant, dans ce petit centre militaire où les bras manquent, nos vaillants soldats ne sont pas toujours à l'abri d'un coup de main hardi. Le seul secret de leur force est dans cette confiance en eux que le mot de Patrie éveille ; le seul sentiment qui les soutienne contre la solitude et le danger, c'est la pensée intime et constante du devoir sacré qui les groupe autour du drapeau.

Sur le prolongement de la route, quelques

Digitized by Google

toits de pagodes restaurées et de maisonnettes neuves abritent, à proximité des troupes, les deux ou trois cabaretiers français et chinois qui forment, protégés par la garnison, tout l'élément pacifique et commercial du poste.

Ici, l'uniforme est maître de la place ; car quel débouché possible aux colons dans ce réduit étroit, où les habitations elles-mêmes, entassées et pêle-mêle, paraissent avoir

Digitized by Google

voulu s'unir contre un danger commun ? Seules, tout le long du jour, des centaines de brouettes poussées par des coolies en nage se succèdent avec leurs charges diverses en échafaudage, remplissant l'air du grincement aigu de leurs essieux de bois.

De distance en distance, sur la route, un chapeau de quatre-vingts centimètres de diamètre recouvrant un paquet de loques arrête le pied du promeneur. C'est une paysanne annamite qu'un besoin pressant retarde et dont le couvre-chef, large comme un écran déployé, sert à voiler momentanément la pudeur.

Quels que soient, en effet, leur naissance et leur rang, dans ce milieu où tout le monde coupe la fane ou pousse la charrue, les *congai nhaquê* (femmes de la campagne) sont loin d'avoir les goûts de luxe et de dépense de leurs sœurs chamarrées des villes. Mais sous cette apparence de sauvagerie et de misère, « l'éternel féminin » reparaît tou-

Digitized by Google

jours chez elles, à ses heures, discrètement, avec ses instincts libidineux, commerciaux et dociles. Toute maison d'Européen qui s'ouvre devant elles les voit entrer, la tête haute et souriante, sans souci du retour escompté d'avance. Elles savent ce qu'on attend d'elles et ce qu'elles valent et n'hésitent pas à engloutir dans les plis de la ceinture de toile qui leur sert de bourse, la piastre sonnante et neuve que leurs père et mère attendent et qu'elles auront gagnée demain.

La chasse nocturne et réjouissante qu'offrent ces mœurs faciles aux noctambules aux abois rentre, pour une large part, dans les distractions du poste. Le soir, quand les culs de bouteille garnis d'huile sont allumés sur l'unique promenade de la Place, on voit des groupes vagues se traîner lentement le long des tas de pierres, et l'on se demande, en arrêtant au vol de l'esprit une pensée grivoise qui s'y glisse dans l'ombre, com-

Digitized by Google

ment il se fait que cet amas de chair ambulante ait pu évoquer en nous le souvenir, même furtif, de nos « trottins » de France.

L'heure tardive ramène enfin les promeneurs au poste où la « partie » en commun les attend.

Là, les nuits, généralement troublées, se succèdent, toujours les mêmes, pleines de reconnaissances et de coups de feu.

Dans les environs, un village est en flammes et des fusillades précipitées éclatent dans les ténèbres. Alerte ! le clairon sonne la générale, et en un clin d'œil toute la petite garnison est sous les armes. On part sous un ciel sans lune, on se démène à l'aveuglette au milieu de ravins boueux où les pieds s'enlisent et de bambous brisés qui déchirent les chairs. Quand on arrive, la fusillade a cessé et, seuls, des appels de mourants sortent des *cai-nha* en ruines. On enfonce les portes, on entre, on bat la cam-

Digitized by Google

pagne en tous sens... Trop tard ! le village est muet et la plaine vide.

Enfin, le jour reparaît, éclairant les mêmes visages, préludant aux mêmes labeurs ; et l'on parle à peine de l'affaire de la nuit, des reconnaissances infructueuses et des pirates envolés... On recommencera demain !

— Joli métier tout de même ! ne put s'empêcher de s'écrier un jour en rentrant au poste avec sa compagnie, après une sortie malheureuse, un jeune sous-lieutenant tout frais éclos de Saint-Cyr, dont les houseaux crottés et le veston en lambeaux témoignaient d'une chasse à l'homme périlleuse et mouvementée.

Tout le personnel du poste s'était porté au-devant de la reconnaissance.

— Quelles nouvelles ? Où sont les têtes ? scanda d'un ton goguenard un vieux capitaine à la peau rude et broussailleuse qui

Digitized by Google

remplissait au poste les fonctions de commandant d'armes et cachait sous une apparence de raideur sauvage un cœur ouvert et paternel.

— Invisibles comme toujours ! répliqua, dans un haussement d'épaules, le sous-lieutenant que son insuccès rendait maussade.

Le capitaine souriait dans sa moustache épaisse.

— La carrière militaire est pleine de ces désillusions, déclara-t-il enfin. Vous vous y ferez, ici surtout. La vie de poste est la première école pratique du soldat. Les gaillards auxquels nous avons affaire ont sur nous, en principe, un avantage énorme : celui que donne le jarret. Ils opèrent assez loin d'ailleurs des postes militaires, pour avoir le temps de prévenir notre approche, et la facilité avec laquelle les villages attaqués se rendent à la merci de ces vagabonds armés, dont ils craignent les menaces plus que notre ressentiment, achève la plupart

Digitized by Google

du temps d'annihiler notre intervention protectrice. Il faut donc renoncer à les voir de face, doubler sa bravoure d'indifférence et attendre.

Et maintenant, ajouta-t-il en descendant des hauteurs de la morale militaire au ton de la conversation intime et joviale, allez changer de linge et revenez-nous bien vite. Nous décapitons ce soir, à votre intention, la bouteille la plus poudreuse d'un de ces vieux vins de France qui chassent la mélancolie et préviennent le spleen.....

Le lendemain, à la tombée de la nuit, le sous-lieutenant revenait d'une deuxième reconnaissance. Il avait rencontré la bande rebelle et ramenait au poste, en triomphateur, la tête du De Doc exécuté sur place.

Ce soir-là, avec cette satisfaction légitime de gens qui savent avoir fait leur devoir, officiers et soldats fêtèrent en chœur l'heure des représailles. Le champagne était de la

Digitized by Google

fête. D'un bout à l'autre de la nuit, les bouchons en bonne humeur se succédèrent en fusées bruyantes, et les paysans annamites, prudemment renfermés chez eux, purent craindre un instant, au bruit de cette pétarade insolite qui partait du poste, que les pirates repoussés n'eussent repris l'offensive à la tête de leur chef ressuscité par Bouddha.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE

FANTAISIE DU FLEUVE ROUGE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE FANTAISIE DU FLEUVE ROUGE

Depuis la veille un bruit courait, étrange, imprévu, redoutable : Le fleuve Rouge était en rut !

Là-bas, à hauteur d'Hanoï, poussées par un courant de foudre, ses eaux boueuses tourbillonnaient. Un grondement sourd et mystérieux sortait de son lit trop étroit comme d'une usine souterraine en travail. C'était la crue, la crue terrible et brutale, avec ses caprices tragiques, ses débordements bruyants et ses ruines.

Et la capitale, impuissante, songeait avec terreur au passé gros de désastres.

Déjà, des troncs d'arbres gigantesques

Digitized by Google

couraient entre deux eaux, secouant au-dessus des vagues leur chevelure ébouriffée et blanche d'écume. Des jonques, des sampans, brusquement détachés du bord, fuyaient à la dérive. Des cai-nhas de bambous, construites sur le fleuve même, vacillaient et craquaient sur leurs radeaux flottants; puis, brusquement, dans un tourbillon, la masse entière se décrochait et allait grossir l'avalanche, au milieu de cris de terreur et d'appels impuissants.

Quelques heures après, les flots submergeaient la digue; la maçonnerie fondue s'affaissait sur elle-même, et, dans un dégorgement rapide et bouillonnant, les eaux triomphantes envahissaient Hanoï.

Le soir, tout le Delta connaissait l'événement.

Au poste de Dap Cau, la nouvelle nous trouva les pieds sous la table et le verre en main. Et — le dirai-je? — notre premier mouvement fut de porter un toast à l'é-

Digitized by Google

mancipation du fleuve. C'est que nous sommes, nous autres habitants des postes, les *nha-quê* qualifiés de la colonie européenne, et, dans le devoir sacré qui nous attache à la brousse, se glisse, malgré nous, avec l'énervement d'une monotonie perpétuelle, l'envie rageuse de l'exilé. Nous étions jaloux des soirées et des fêtes de la capitale, jaloux de ses promenades, de ses courses, de ses concerts, et la nouvelle de ce bain forcé où nous sentions patauger toute son élégance aristocratique et officielle nous avait fait oublier un instant les ennuis d'un exil ingrat et vide et préférer notre quiétude énervante à ses plaisirs traversés.

Ce soir-là, pour moi, ma cai-nha humide et basse me parut grandir et se transfigurer. Comme toujours, un escadron de rats énormes évoluait au-dessus de ma tête;

Digitized by Google

des débris de tuiles détachés du toit traversaient les planches à jour et tombaient en grêlons sur ma moustiquaire. Mais je ne voyais ni n'entendais rien, et pour la première fois peut-être depuis mon arrivée à Dap Cau, j'oubliai de faire la chasse à mes hôtes et de secouer mon lit. Je me couchai, l'esprit tranquille, et m'endormis.

Quand je me réveillai, le ciel, sombre toujours, s'éclairait déjà par moments de scintillements furtifs et vagues : éclairs rapides d'une vie qui va naître, clignements d'yeux de l'aurore assoupie.

Au loin, dans la plaine, le roulement monotone et rythmé du tam-tam d'alarme accompagnait le sommeil de la nuit. Quelque gardien de rizière sans doute, cherchant à préserver son champ en herbes des pirateries nocturnes d'un voisin affamé et rôdeur... Quelque veillée de mort peut-être dans la *nha-quê* en deuil : Une famille en

Digitized by Google

pleurs autour de la bière recouverte, et, dans un coin, accroupi devant son tam-tam lugubre, un marmot inconscient tambourinant à tour de bras, sans se douter qu'il a mission d'éloigner du cercueil les *Ong Thanh*, ces feux follets malins, images incandescentes des morts, et surtout ce méchant *Maqui* cornu, à visage noir, leur maître.

Cependant, ces sons banals dont les nuits tonkinoises sont pleines semblaient revêtir, cette fois, un caractère autrement bizarre et ténébreux. Le tam-tam paraissait s'éveiller à une vie nouvelle. Petit à petit, ses accents inaccoutumés devinrent mâles et fermes, et dans les roulements précipités de l'écho, on eût dit que ce modeste veilleur de nuit voulût s'élancer et grandir dans un suprême appel.

Aussitôt la *nha-quê* tout entière fut sur pied et, de tous les points à la fois, un bruit s'éleva, sonore et menaçant, comme

Digitized by Google

celui d'un régiment de tambours battant la charge dans la plaine.

Je me levai. Sous le ciel déjà clair, la rizière se déroulait, éclatante et calme, dans sa robe fraîche et nuancée du matin. Et cependant une agitation étrange semblait secouer les paysans accourus en foule au travail. Ils allaient et venaient, s'excitant et se bousculant avec des gestes de désespoir et de menace, fauchaient les riz à moitié mûrs et, sans se donner le temps de les lier en gerbes, s'en chargeaient vivement les épaules et fuyaient à toutes jambes, comme à l'approche d'un ennemi puissant et inévitable.

Rien à l'horizon ne semblait justifier cette panique générale. Seul, un grondement sourd et lointain arrivait jusqu'à moi ; mais ce grondement, perceptible à peine, semblait animer déjà la nature en réveil et la remplir d'échos. On eût dit le bourdonnement pénétrant et large de la

Digitized by Google

mer... Machinalement, mon esprit se reporta en arrière. Je me rappelai la nouvelle arrivée la veille, je revis le fleuve Rouge débordé, Hanoï sans digue et flottant, et tout à coup la pensée s'éveilla dans mon esprit que la crue libre et voyageuse avait dû venir compléter ici son œuvre d'émancipation et de ruines.

En effet, le premier rayon de soleil qui éclaira la plaine plongea dans l'eau coureuse, allumant au milieu des herbes des reflets dorés sur les vagues blanches. Quelques heures après, la rizière entière était submergée, et, sur cette mer improvisée, les petites vagues seules se poursuivaient, devenues libres, fouettant avec une gaieté gamine les derniers sentiers en relief déjà déformés : ces digues sinueuses de la plaine.....

La crue dura huit jours. Des villages entiers croulèrent et l'on vit voyager çà et là sur leurs paillottes flottantes des pans

Digitized by Google

de torchis à demi fondus; tandis qu'aux trois quarts engloutis dans la vase, et le dos chargé des débris de leurs pénates écroulées, les paysans aux abois gagnaient les mamelons.

Dans l'intérieur du village de Dap Cau, malgré l'élévation propice du terrain, les eaux avaient envahi la route. Il fallut endiguer les cours et mastiquer les portes.

Pour moi, logé dans un bas-fond et un des premiers inondé, je m'allongeais, à demi nu, dans ma chaise longue qui surnageait dans le jardin, et, sentant au-dessous de moi fermenter le sol gorgé, je perdais de longues heures à suivre sur la route le défilé réjouissant des passants affairés.

C'était d'abord une chaîne interminable de coolies-cantonniers balançant aux deux extrémités d'un bambou horizontal auquel leur épaule servait de support, deux espèces de filets en paillottes tressées au milieu

Digitized by Google

desquels s'élevait un mamelon conique de pierres cassées. Puis un escadron de bambins à califourchon sur des buffles souillés de boue dont le poitrail énorme

forçait au grand écart les jambes courtes des cavaliers. Ou bien encore, sur des brouettes criardes et dont l'essieu semblait se dégorger sous l'eau, le mobilier déclinqué et

Digitized by Google

mesquin d'un mandarin en déménagement. Quatre grands parapluies verts, ce signe au moins original d'une autorité respectée, suivaient, piteusement fermés, portés par quatre pauvres diables en haillons escortant dans son palanquin dédoré le notable à cachet royal abruti d'opium.

Enfin, le soleil tombait et la route devenait libre. Je hélais alors un pousse-pousse, et souriant délicieusement aux efforts de mes deux coolies pataugeurs, je me faisais promener à mon tour dans la mare. Le soir, le pousse-pousse me ramenait à la cai-nha ; le coolie l'acculait contre la cloison branlante de l'habitation, et j'enjambais la fenêtre. J'étais chez moi.

Immédiatement mon boy avançait une chaise. Je m'y asseyais devant une table à un couvert sommairement garnie et j'attendais. Mon petit marmiton, élevé depuis peu à la dignité de maître d'hôtel, ne tardait pas à paraître, tout fier qu'il était encore de ce

Digitized by Google

premier pas accompli dans la hiérarchie domestique.

Par respect pour ses vieilles hardes de famille que l'eau terreuse de la cour eût maculées, il avait serré précieusement dans un coin de ma garde-robe tout ce qu'il possédait de lambeaux d'étoffes et de..... pudeur, et se présentait entièrement nu, ruisselant comme une Naïade et élevant en souriant au-dessus de sa tête ébouriffée le potage écumeux et fumant.

Après une semaine ou deux de ce régime, écœuré des émanations de la mare stagnante et noire que le sol gorgé de la cour se refusait à absorber, atteint déjà, d'ailleurs, de cette anémie blanche qui suit les journées chaudes, j'étais devenu le n° 4 d'une salle d'hôpital.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXÉCUTION

Digitized by Google

Digitized by Google

EXÉCUTION

Dans la pagode annamite que les hasards de ma vie nomade m'avaient fait accepter pour gîte, la « partie » venait de finir. Les cartes, rejetées négligemment sur la table, dormaient, le ventre en l'air, encadrées de quatre verres énormes et perlés de fraîcheur, suant leur glaçon par tous les pores.

On causait, le journal en main, de l'incident de la veille.

Le « fait-divers » était précis : Grâce à une manœuvre habile, la bande signalée dans les environs avait été cernée par une compagnie de miliciens envoyée d'Hanoï à

Digitized by Google

sa poursuite et une cinquantaine de rebelles, parmi lesquels deux chefs célèbres, étaient tombés entre nos mains.

— Va-t-on zigouiller tout ça, au moins? demanda cyniquement mon voisin de gauche, un vieux colonial, d'un blanc de cire, que ses théories suggestives bien connues avaient fait surnommer par les indigènes le *Maqui langsa* (le diable français) de la région.

— Ce serait vouloir faire tourner l'exécution au massacre! répliqua le plus jeune des joueurs qui, pour se donner une contenance, s'était négligemment remis à brasser les cartes. Il suffit généralement qu'une tête tombe, pour l'exemple. Le reste a sa place marquée dans les prisons du Tong-Doc ou bien encore à Poulo-Condore, cette île de détention perdue là-bas sous le ciel de feu de l'Extrême-Cochinchine, où les condamnés annamites tombent comme des mouches, minés par cette

Digitized by Google

existence d'exil qui est pour eux plus cruelle que la mort.

— Du sentiment, tout ça!... répliqua le vieux colonial dans un haussement d'épaules. Tout pirate pris les armes à la main est voué, de par la loi, au coupe-coupe.

Dive cai daou! ajouta-t-il en guise de péroraison et de morale, en faisant, avec sa main relevée en tranchant de sabre, le geste de couper une tête...

Au dehors, depuis un instant, tout le village paraissait en mouvement. Les boys de la maison, oubliant leur rôle, allaient et venaient sous la vérandah, courant et s'interpellant avec des cris de joie et de triomphe, et du côté du petit lac, là-bas, un bruit sourd et vague montait, croissant de seconde en seconde, remplissant la rue envahie.

— C'est la bande ramassée hier qui va

Digitized by Google

faire sous bonne escorte sa visite officielle au résident, expliqua le vieux colonial, le nez à la fenêtre.

Quelques minutes après, le cortège entier défilait sous nos yeux :

Le *Tong-Doc* d'abord, sur son éléphant de guerre qu'un cornac, dissimulé derrière le tablier mouvant des oreilles du pachyderme, dirige avec un aiguillon. Derrière le Tong-Doc, au milieu d'une grosse foule noire de mioches à demi nus et de curieux des deux sexes en guenilles, s'avancent les condamnés : une cinquantaine de malheureux pressés les uns contre les autres en bêtes dociles qu'on mène à l'abattoir et le corps comme tatoué des stigmates, cicatrisés au feu, du fer fouilleur de la « question ».

Tout le long de la chaîne, des miliciens en armes, baïonnette au canon. L'inspecteur qui a dirigé l'action et à qui revient l'honneur de la prise est là, au milieu d'eux,

Digitized by Google

dans son costume cachou de campagne. Des acclamations intimes, à demi-voix, des shake-hand vigoureux l'arrêtent au passage. Il se dérobe à ces félicitations rapides, et, caressant d'une main que l'émotion enfièvre, sa barbe brune broussailleuse, il s'éloigne, la tête haute, un rayon de soleil dans le regard.

Dans les groupes disséminés des Européens en bonne humeur, les réflexions jaillissent et se croisent.

— Un beau coup de filet, ma foi !

— Quel est donc ce vieillard qui ouvre la marche? Avec sa chevelure ruisselante et sa longue barbe d'argent, on dirait un ours blanc des glaces polaires.

— C'est le *De Doc* de la bande. Un général ! s'il vous plaît.

— Un général, ça ! sous ces guenilles ? Un général de la Cour des Miracles, alors.

— A son âge ! le malheureux !

— Peuh ! tous des scélérats ! Je leur

Digitized by Google

donnerais bien le coup de grâce moi-même...

Le lendemain, sur le terrain vague qui s'étend autour du grand marché, une foule compacte était assemblée. Les principaux meneurs de la bande prisonnière, jugés et condamnés en un tour de main par l'autorité indigène, allaient être exécutés là, suivant l'usage, et tout le personnel du village était venu assister en curieux à cet épilogue habituel du drame.

Déjà le cortège funèbre avait fait son entrée au milieu de la place. Un soleil de plomb dardait sur « l'assiette » bleue des miliciens plantés de distance en distance comme des piquets de bambou et chargés d'arrêter les empiétements de la foule. Dans la cohue bariolée des spectateurs, les costumes blancs à boutons de nacre des Européens étincelaient, constellés d'étoiles. De-ci, de-là, des chapeaux monumentaux

Digitized by Google

de con-gai indigènes gênées dans leurs mouvements sortaient des rangs et s'élevaient à bout de bras, au-dessus des têtes, comme pour une manifestation...

Cependant, les préparatifs sont terminés.

Les bourreaux, à leur place, donnent un dernier coup de main à la toilette des condamnés. Ils passent et repassent leur index

Digitized by Google

mouillé de salive à la naissance des cheveux follets de la nuque, suivent la course des vertèbres, cherchent le joint; tandis qu'agenouillées devant la fosse étroite et fraîchement creusée qui va leur servir de tombeau, les douze victimes silencieuses docilement tendent le cou...

Ici, la mort purifie tout. Le courage qu'on montre à la subir efface l'infamie de la peine. Aussi, les pirates l'affrontent-ils la tête haute, cette mort qui, subie lâchement, détournerait d'eux les regards de leur famille elle-même, déshonorée. Ils marchent au trépas silencieusement et sans faiblesse ou haranguent la foule en prétendus martyrs de leur cause, et c'est un spectacle étrange autant qu'émouvant que celui de ces victimes issues d'un peuple chez lequel la soumission descend d'ordinaire jusqu'à la servitude vile et que l'idée de la mort vient ainsi de transformer.

Enfin, du haut de son éléphant immobile,

Digitized by Google

le Tong-Doc embouche son porte-voix, — un instrument assez semblable à ceux dont se servent les maîtres comtois de nos baraques foraines pour jeter un défi à leurs compères mêlés à la foule des spectateurs, — et, variant ses effets à chaque inflexion de voix nouvelle, souffle aux condamnés leur arrêt de mort.

Alors, comme pour souligner la sentence du juge, la voix solennelle du gong s'élève, solitaire, au milieu de la place; puis, tout se tait dans un bourdonnement. Au même instant, les douze coupe-coupe se lèvent et lancent un même éclair : les têtes tombent.

Les corps détachés du poteau se ramassent sur eux-mêmes et roulent comme des loques, plus petits à l'œil maintenant que la vie encombrante a déserté le mannequin de chair.

Aussitôt, la foule envahit l'enceinte et vient sans crainte de sacrilège fouler d'un

Digitized by Google

pied distrait le gazon humide et rouge de tout ce sang répandu.

Et communément l'on s'étonne du sang-froid qui a présidé à toutes ces horreurs, du peu d'émotion qu'on en a ressenti soi-même !

Digitized by Google

SON-TAY LE FOU

Digitized by Google

Digitized by Google

SON-TAY LE FOU

C'était l'heure « *verte* », à Hanoï.

Les petites tables blanches du café Alexandre, que les rayons ardents de midi caressaient tantôt dans la nudité proprette et vierge de leur dessus de marbre, venaient de rentrer dans l'ombre sous la vérandah coiffée de toile où déjà quelques habitués commençaient à s'installer à l'abri des derniers rayons obliques du soleil traître d'Extrême-Orient.

Fidèle à la tradition qui veut que, passé une certaine heure, tout vrai colonial vienne s'attabler là devant un de ces « ballons » de fort calibre autour desquels se groupent dans l'étincellement de leur livrée de mar-

Digitized by Google

que tout un régiment de bouteilles cachetées, d'un varié voulu de formes et de couleurs, je m'étais approché d'une table libre et j'avais commandé un cock-tail.

Devant moi les journaux de France du dernier courrier s'étalaient, écornés et piteux. Toujours les mêmes dates anciennes sur le même papier jauni! Une triple lecture me les avait fait prendre en grippe, et, le nez dans mon verre, oubliant le mouvement politique et les « premières des Français », je suivais distraitement du regard le glaçon transparent qui, comme un poisson de bocal, nageait dans le liquide et de temps à autre émergeait des bords. A chaque plongeon nouveau, des myriades de globules d'air montaient en bouillonnant du fond du verre. Elles éclataient gaiement à la surface et, toujours renaissantes, se dégageaient en effluves de vie nouvelle, dans ce flux montant et continu qui est comme la respiration haletante de l'eau.

Digitized by Google

Devant ce verre, glaçon lui-même, que la fraîcheur avait dépoli et dont les parois luisantes, tatouées de gerçures blanches, semblaient près d'éclater sous mes doigts, je sentais une coulée délicieuse courir dans mes veines rajeunies. Et je songeais combien cette sensation m'eût été plus douce encore, savourée chez moi, dans la solitude reposante du « home », avec sa liberté égoïste et franche, son bien-être sans censure et ses oublis délicieux des convenances, — loin de cette vérandah étroite et suffoquante où, par près de 40 degrés de chaleur, condamnées à une étiquette hors de saison, une soixantaine de poitrines anémiées croisent leur haleine et désoxygènent l'air.

Tout à coup, un gloussement tout particulier me fit relever la tête.

Un mendiant était devant moi. Non plus un de ces mendiants ordinaires que le pied heurte à chaque pas et dont la main impatiente et crochue semble vouloir aller

Digitized by Google

chercher elle-même dans votre poche entrebâillée la pièce de monnaie trop lente à en sortir, mais une de ces caricatures grotesques, sortes de sujets d'anatomie ambulants, qui portent dans leurs traits, qu'on dirait grossis à la loupe, la note caractéristique de tout un peuple.

C'était Son-Tay, Son-Tay le Fou, Son-Tay le Ventriloque, un pître à cheveux blancs célèbre dans Hanoï et qui semble avoir fait de la vérandah du café Alexandre le théâtre de prédilection de ses exploits mimiques. Il a installé là son petit bureau de recette journalière, et tous les soirs, sans qu'il ait besoin de songer à varier ses effets, les rires éclatent et les sous tombent.

Je l'ai là devant moi, avec sa face émaciée, ses joues boursouflées et rougeaudes, tachetées de plaques brunes, son front étroit et fuyant et sa tête de terre cuite mal venue, couronnée d'un lambeau d'étoffe

Digitized by Google

Je l'ai là devant moi, avec sa face émaciée.....

Digitized by Google

Digitized by Google

sale, à demi noué, au milieu duquel trois ou quatre touffes de cheveux blancs et courts se hérissent, rebelles, en piquets de tente.

Un gibus en accordéon se balance, mal équilibré, sur cet échafaudage, formant un contraste comique avec la mauresque à carreaux rouges et verts qui couvre ses épaules et le pantalon de toile, arrêté aux genoux, d'où sortent ses jambes maigres et nerveuses d'hystérique et de va-nu-pieds.

De ses yeux inégaux percés en trous de vrille et bordés de stalactites sèches tombe un regard humide et terne qui semble n'y voir qu'en dedans. Sur son nez d'ivrogne tordu en coup de vent, des sillons de couperose courent en tous sens découpant de traits fantaisistes les chairs rongées par des tumeurs. Une ligne brune tourne comme un collier autour de son cou trop court. On y reconnaît le stigmate honteux gravé par le fer d'une cangue. Une longue application

Digitized by Google

de cet instrument de supplice a même déterminé au-dessus de la nuque un durillon caleux qui, réunissant les deux extrémités du collier tracé autour de son cou, forme chaton et s'arrondit en camée de chair.

Tout un passé de souffrances se devine sous cette enveloppe bizarre d'une âme atrophiée. Mais aujourd'hui le pître seul survit à la victime, et le prisonnier d'hier, devenu pour tout le monde le mime Son-Tay, du nom de la ville où se passa sa longue captivité, n'est plus qu'un fou populaire et typique à qui sa folie sert de gagne-pain.

Cette folie a une histoire. Elle date du jour d'un de nos plus beaux triomphes tonkinois, celui de la prise de Son-Tay. Son-Tay ! Un nom sinistre et glorieux tout ensemble. De larges taches de sang marquent dans notre histoire coloniale cette page éloquente et sublime d'un succès qui nous a coûté tant de braves.

Le fou aussi se souvient de cette page.

Digitized by Google

Ce qu'il en a vu, lui, de cet assaut mémorable, est assurément bien peu de chose, la porte de sa prison ne s'étant ouverte qu'après l'entrée dans la citadelle, des Français, ses libérateurs. Et cependant ce tableau reconstitué dans son esprit à l'aide des sensations seules de son ouïe délicate qui dans l'obscurité du cachot suppléait à sa vue, est toujours là vivant, dans les replis secrets de sa cervelle ébranlée. Il y revient incessamment, mimant ce poème héroïque d'un bout à l'autre avec une chaleur ardente et convaincue. Il en suit les péripéties sanglantes, pas à pas, dans une progression nette et fidèle.

La nuit vient de finir... Une aurore sanglante se lève à l'horizon... Le fou prélude :

— Co, co, ri, co !

C'est le chant du coq qui salue le lever du jour.

Il ramène ses deux mains sur sa bouche,

Digitized by Google

et des sons de trompe, espacés et graves, traversent l'air en bourdonnant.

— Hou ! Hou ! Hou !

C'est le « Sentinelles, veillez ! » de l'ennemi debout sur les remparts.

Puis, quelques coups de clairon rapides et dégagés.

— Ta, ta, ta, ta, ta.

Une sonnerie française, celle-là : « le déploiement en tirailleurs » dans la plaine.

Petit à petit, les troupes s'ébranlent et prennent le contact. L'affaire devient générale, et Son-Tay, le dos courbé sous des projectiles imaginaires reconstitue les scènes, transfiguré. Il imite le sifflement des balles qui se croisent, tonne avec les hotchkiss de nos canonnières et les caronades du fort chinois. Et l'on croit voir étinceler nos batteries fumantes sur les digues étroites de la plaine inondée, tandis que dans le lointain grondent les pièces de fort calibre de l'amiral Courbet protégeant

Digitized by Google

du milieu du fleuve Rouge nos vaillants troupiers qui s'avancent en masse compacte sous le feu plongeant de l'ennemi.

Mais voici le signal de l'assaut. La scène s'élargit et s'éclaire. Une lutte homérique s'engage entre le fou devenu légion et ses ennemis invisibles. Tout un régiment de héros est là. Ils se ruent les uns sur les autres, se portent des coups terribles et tombent pêle-mêle, frappés à mort. Enfin, à bout d'efforts, Son-Tay s'affaisse sur le sol, s'y roule, en proie à une agonie pleine de hoquets et de cris de rage et meurt en saluant d'un mouvement de tête héroïque, dans le dernier coup de canon de l'apothéose, le drapeau tricolore qui flotte au haut de la tour de la citadelle emportée d'assaut...

. . . . . .

Le mime venait de finir. Les sous pleuvaient autour de lui. Je lui jetai mon obole avec les autres et pénétrai dans l'intérieur

Digitized by Google

du café où certaine « partie à quatre » m'attendait.

Vingt minutes après, une douzaine de soucoupes de toute nature s'étageaient en tour de Pise devant moi.

Digitized by Google

UN RÉVEILLON CHEZ BOUDDHA

Digitized by Google

Digitized by Google

UN RÉVEILLON CHEZ BOUDDHA

Depuis le lever du jour, la compagnie était en marche.

Sur la route mandarine qui court d'Hanoï à Bac-Ninh, ensablée de blanc dans la rizière verte, comme le lit d'un fleuve à sec débordé d'horizons sans limites, les hommes, des « Bataillonneux », défilaient au pas, les reins emmaillotés dans leur ceinture bleue, retour d'Afrique.

Sur leur dos voûté par la marche, le sac, gonflé par le « fourbi », s'élevait, agrémenté de tout un attirail d'habillement, de campement et de gamelle, derrière lequel les têtes écrasées disparaissaient, donnant à tous ces malheureux, que la fatigue et la privation

Digitized by Google

avaient réduits, pour la plupart, à l'état d'ombres chinoises, l'air grotesque et macabre de décapités ambulants.

Du ciel, couvert de brume, le crachin, cette rosée grise de décembre, dégouttait lentement, remplissant l'atmosphère triste d'une sorte de vapeur d'eau subtile et pénétrante.

Sous ce ciel qui crachine
Je reconnais la Chine...

chantonnait, à demi-voix, en s'accompagnant sur son bidon de quart, un Parisien, couvert de tatouages cyniques, ancien tombeur de Montmartre, à qui le souvenir d'un passé criard n'ôtait rien de sa bonne humeur native et cascadeuse...

— Phu-tu-Son ! annonça tout à coup le capitaine de la compagnie, à cheval à mes côtés, en étendant la main dans la direction d'une sorte d'îlot boisé qui se détachait là-bas, sur le fond clair de la rizière chauve.

Digitized by Google

— Derrière ce massif de bambous, la Pagode où nous devons réveillonner ce soir, veille de Noël ! ajouta mon voisin de gauche, jeune sous-lieutenant, chez qui ne

s'endormait jamais le souvenir de ses fonctions de chef de popote inamovible.

— Un réveillon chez Bouddha ! Les magots n'ont qu'à bien se tenir ! pensai-je.

Digitized by Google

Dix minutes après, nous mettions pied à terre devant la Pagode, et, laissant les hommes apprêter leur repas du soir sur les dalles nues de la cour, nous allions, le capitaine, le sous-lieutenant, le major et moi, pousser notre première visite aux magots sacrés qui devaient nous servir d'amphitryons.

Un instant abandonnée devant les opérations d'ensemble de Brière de l'Isle et de Négrier, ces deux généraux célèbres qui semblent avoir conquis le Delta en marche triomphale, la Pagode de Phu-tu-Son avait rouvert ses portes aux fidèles, le lendemain même de l'invasion.

Cependant, la brèche était faite, et le temple sacré devait conserver toujours, comme un souvenir perpétuel de profanation, la marque indélébile de nos armes.

Toute la partie sud de la Pagode est restée nue et abandonnée. Les portes, ouvertes à tous les vents, laissent voir dans l'intérieur,

Digitized by Google

sur ce qui fut le parvis sacré, de petits tas maculés de paille sèche foulés par les pieds des chevaux. Une odeur vague de gamelle rancie et de détritus décomposés montent du sol, où gisent encore, laissés là, dans la précipitation du départ, quelques-uns de ces menus objets de toilette militaire qui, mieux que tout tracé topographique, marquent le passage de nos troupes.

Seule, la partie nord de la Pagode a été hâtivement restaurée et sert encore aux cérémonies du culte. Là, les dieux de bois, dédorés par l'oubli, ont repris, sous le pinceau, leurs tons éclatants de la première heure. De légères bouffées d'encens montent en spirales violacées des brûle-parfums de bronze vert, et l'on croit par moments entendre s'éveiller, dans un de ces bourdonnements sourds et sans cause apparente qui parfois troublent le silence, les gongs et les tams-tams suspendus aux poutres laquées du plafond rouge et or.

Digitized by Google

— Voici notre quartier général, avait dit, en prenant possession de la partie restaurée du temple, le capitaine en bonne humeur. Cette nuit, sous ces lambris dorés, nous servirons de garde d'honneur à tous ces magots endormis.

Les ordonnances, qui nous avaient suivis dans la Pagode, installèrent, en un tour de main, nos nattes cambodgiennes sur les marches nues de l'autel ; et quand les bonzesses de l'endroit, accourues au bruit de ce remue-ménage, se présentèrent à nous, le torse balancé par des salutations, le temple sacré était transformé en dortoir. Des casques, des dolmans et des capotes s'entassaient pêle-mêle sur l'une des colonnades en bois de fer métamorphosée en porte-manteaux, tandis qu'irrévérencieusement perché sur la tête d'un *Thapdén* chevelu debout près de l'autel, le képi rouge du sous-lieutenant s'étalait, incliné comiquement à

Digitized by Google

gauche, galonnant d'or le front rayonnant du magot de bois.

Au dehors, il faisait nuit déjà. De l'autre côté de la Pagode, les soldats, fatigués par la marche, avaient cédé au sommeil.

Dans le fond de la cour, sur un fourneau improvisé entre deux statues énormes d'éléphants sortant du mur, des flammes étincelaient, projetant au loin l'ombre géante du chef de popote, plongé, depuis son arrivée, dans l'exercice délicat de ses fonctions culinaires.

C'était le réveillon qui se préparait.

Une demi-heure après, un coup de tam-tam nous réunissait, les trois officiers de la compagnie et moi, autour d'une table de pagode, décorée par les bonzesses elles-mêmes, à quelques mètres à peine de *Phat*, le Bouddha suprême, notre muet amphitryon, que nous venions de désigner d'un accord commun comme président de table.

Digitized by Google

— Voilà bien la première fois que la nuit de Noël me voit mettre les pieds dans une église ! avait déclaré, aussitôt assis, le sceptique major, en caressant familièrement la barbe d'un magot à mitre d'évêque, à portée de sa main.

— A la conversion du major ! proposa le capitaine, en tendant à l'échanson son verre encore vide.

Et, avec le premier bouchon de la cantine de réserve, éclata, dans un ressouvenir de France, la première fusée du feu d'artifice élyséen dont, deux heures durant, notre gaîté gauloise amusa les échos du temple bouddhique.

Tout le temps du repas, les bonzesses, nullement effarouchées, restèrent là, debout, goûtant aux restants des mets en route pour l'office, se gorgeant de nos vins de crus et se prêtant à nos plaisanteries égrillardes, dont avaient l'air de se tordre, la main sur l'abdomen, toutes les divinités

Digitized by Google

secondaires, à chamarrures diverses, qui faisaient cercle autour de nous.

A défaut d'autre divertissement, nous avions essayé de griser nos hôtesses, cherchant à nous ménager, à l'issue du réveillon, le spectacle alléchant d'une sarabande effrénée, dans laquelle tous les magots rubiconds du temple eussent eu leur rôle.

Cependant, plus le repas avançait, plus les bonzesses devenaient graves. Au champagne, leur visage avait repris cette immobilité passive et solennelle des gens d'église, et dans leurs petits yeux fouillés se lisait un désir de lucre. Avec cette facilité d'assimilation qui est un des traits caractéristiques de la race annamite, elles avaient compris tout le profit qu'elles pouvaient tirer de cette fa-

Digitized by Google

miliarité à laquelle on les avait admises. Un petit mouvement de poupée articulée agita mystérieusement, durant quelques secondes, les manches pendantes de leurs robes de toile brune ; dix mains osseuses et crochues se tendirent vers nous.

— C'est Bouddha qui nous présente la carte à payer, fit le capitaine.

Nous tirâmes de nos poches, en souriant, quelques menues pièces de monnaie, et les jetâmes au pied de l'autel. Les bonzesses se précipitèrent pour les ramasser.

— Nous allons faire *tchim-tchim* en votre honneur ! dirent-elles, en agitant gaîment cette petite récolte entre leurs doigts.

Et tombant à deux genoux sur le sol, elles entonnèrent à l'unisson un fragment de litanie bouddhique, en s'accompagnant sur une sorte de petit tam-tam en bois creux et sonore, suspendu à leur cou. — Puis nous voyant regagner la porte, indifférents à ce petit manège, elles se relevèrent toutes en-

Digitized by Google

semble et, sans plus songer à leurs prières, lestement, comme des écolières en faute, s'éclipsèrent et ne reparurent plus.

Quelques instants après, la Pagode, éclairée de lueurs vagues, était retombée dans le recueillement, et, mêlés au bourdonnement des moustiques en fête, nos ronflements candides troublaient seuls la paix du Saint lieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE « BAIA »

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE BAIA

Certain soir, dans une cahute annamite où ma fantaisie m'avait fait égarer, je humais lentement, à petits coups, une tasse minuscule de thé noir, sans sucre, déposée devant moi sur la natte encombrée.

A mes côtés, la *baia* Co-Nam, pourvoyeuse matrimoniale et matrone respectée, essayait sur moi, entre deux bouffées d'opium, l'éloquence toute naturaliste de ses boniments de commande.

Tout à coup, une poussée violente ébranle la porte et quatre ou cinq Français envahissent la salle en coup de vent[1].

1. Au Tonkin, quelque pacifiques que soient les intentions des visiteurs, le plus sûr moyen pour eux de pénétrer dans un intérieur annamite est encore d'en enfoncer la porte.

Digitized by Google

Flairant une scène intéressante et craignant que ma présence ne gêne les envahisseurs, je me réfugie derrière un de ces vastes écrans en paillottes tressées qui, dans tout intérieur indigène, tiennent lieu de cloisons d'abri.

Cependant, malgré la brusquerie conquérante de cette entrée, la *baia*, impassible, semble n'avoir rien entendu.

Un des visiteurs, petit créole martiniquais aux yeux de braise qui paraît être le leader de la bande, s'approche d'elle, impatienté.

— Où sont tes filles ? s'écrie-t-il brusquement, en décrivant au-dessus de sa tête, avec sa canne, un moulinet formidable qui met en révolution toutes les victuailles en fermentation des étagères, tous les poissons desséchés et pourris, tous les quartiers de porc et de chien suspendus çà et là au plafond : le garde-manger ordinaire de tout intérieur tonkinois.

Digitized by Google

Dès le premier mouvement, la *baia* feignant l'épouvante, s'était jetée à ses pieds.

— *Khong co biet!* (je ne sais pas), balbutie-t-elle, méfiante, sacrifiant ses chances de lucre au danger d'une surprise.

Elle reste là, prosternée, le visage comme pétrifié dans cette expression fixe de bêtise inconsciente qui est l'arme la plus redoutable de cette race têtue jusqu'à la mort sous son servilisme héréditaire.

Alors, avec cet orgueil protecteur du héros qu'un triomphe facile humanise, le créole radouci s'approche d'elle, et, la calmant peu à peu à l'aide de quelques pièces de monnaie adroitement glissées dans sa main, il l'attire dans un coin, où j'entends leurs deux voix s'unir dans un mélange de

Digitized by Google

mots et d'intonations drôles et de convention que souligne d'éclats bruyants la bande en bonne humeur.

La *baia*, à qui la vue des piastres semble avoir rendu toute son assurance, perd visiblement du terrain. Enfin, se décidant brusquement :

— *Man-Man* (Attends), dit-elle.

D'un pas discret, elle s'approche d'une des cloisons de la salle, gratte trois fois avec ses ongles, en signe d'appel, un point déterminé du torchis dégradé, et reste là, immobile, l'oreille au guet.

— *Cai gi?* (Qu'y a-t-il?) soupire en maugréant la voix traînante et maussade d'une *baia* voisine, éveillée en sursaut.

— *Dem Thi Ba* (Amène Thi Ba), répond l'autre en baissant la voix.

On entend un bruit de pieds nus sur les planches, deux ou trois petits cris de jeune fille qu'on jette à bas du lit; puis, comme par enchantement, un des panneaux de la

Digitized by Google

cloison se désagrège, et, dans l'encadrement de ce passage improvisé, une délicieuse petite *con-gai* apparaît, poussée par une main galeuse et fourchue qui, aussitôt la fille introduite, se retire, discrète, derrière le panneau refermé.

— La jolie petite poupée! s'écrie le créole en éclatant de rire.

Il se précipite sur elle les mains tendues. La petite, honteuse et les deux bras en croix sur son visage, se réfugie en tremblant derrière un des poteaux de la salle.

— *Deo-mê!* lâche-t-elle d'un ton boudeur, en se détournant à demi sous les regards indiscrets de la galerie qui la gênent.

Mais ce juron commun et familier, qui n'a d'équivalent ni dans notre langage ni dans nos mœurs, ne produit pas sur le provocateur l'effet foudroyant que l'enfant pouvait en attendre.

— Que tu le veuilles ou non, je t'achète à ta mère, lui souffle dans l'oreille

Digitized by Google

l'amoureux éconduit qui vient de réussir à lui prendre un baiser.

La *baia,* qui n'a pas mis longtemps à s'apercevoir de l'effet produit sur le créole par cette apparition inattendue, croit le moment venu d'intervenir.

Elle s'approche de la *con-gai,* et, caressant ses cheveux et sa gorge, elle débite à l'auditoire, sans broncher, un de ces boniments énormes, plein de détails intimes et tentateurs sur la jeunesse intacte, la tenue correcte et régulière, la conservation parfaite du « sujet », le tout à grand renfort de grosse caisse et de réclame, et comme s'il se fût agi d'une vente ordinaire, d'un quartier de porc ou d'un jambon fumé...

Perdu dans des réflexions diverses, j'avais oublié la scène qui se jouait depuis un instant devant moi.

Tout à coup, un bruit argentin me réveille.

La *baia,* accroupie par terre, faisait

Digitized by Google

« sonner » sur le parquet une pile de piastres toutes neuves où miroitait son regard étincelant de vieille. Le créole, agenouillé devant elle, suivait le mouvement, tandis que la petite Thi Ba, plus effarouchée du tout et debout derrière lui, frisait de ses doigts entreprenants les poils embroussaillés de sa moustache et de sa barbe.

Le mariage était consommé !...

Cinq minutes après, la porte se rouvrait devant eux.

Je restai seul avec la *baia*.

Elle eut comme un petit élan de femme satisfaite et prête à la confidence. Puis, le métier reprenant presque aussitôt le dessus :

— Eh bien, et toi? me dit-elle engageante.

— Inutile maintenant, répondis-je, cherchant à me dérober, c'est Thi Ba que je désirais et Thi Ba ne t'appartient plus.

La *baia*, interloquée, eut cette moue boudeuse du chasseur qui, maître en même

Digitized by Google

temps de deux pistes sûres, se voit contraint de sacrifier l'une à l'autre. Puis, tournant la difficulté, l'esprit soudainement illuminé :

— Thi Ba viendra passer une heure ici demain, me glissa-t-elle dans l'oreille, sournoisement, dans un clignement d'yeux significatif...

— Pauvre créole ! Déjà ! pensai-je en souriant...

. . . . . .

Digitized by Google

COMBAT D'ÉLÉPHANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

COMBAT D'ÉLÉPHANTS

Panem et circenses: Du pain et des jeux ! avait annoncé le programme des réjouissances publiques, à Hanoï.

On en était aux jeux.

Peu friands de tous ces divertissements communs qui sentent le faubourg et rassemblent la foule en un coin de rue, nous nous étions dirigés, mes amis et moi, du côté du square où devait avoir lieu, aux termes de l'affiche, un *Combat d'éléphants*.

Nous nous attendions communément à un échange de coups de trompes. Le spectacle, ainsi compris, n'eût manqué ni d'imprévu, ni de piquant... — On nous a servi une « course de pachydermes !... »

Digitized by Google

Comment voir autre chose, en effet, qu'une pâle copie de nos « courses de taureaux » de France dans cette fantaisie orientale et carnavalesque qui consiste à exciter, sous les yeux d'un public facile, contre des guerriers en mannequins ou des fauves en papier de couleurs, des éléphants de chair et d'os, presque aussi pacifiques au fond, sous leur acharnement simulé, que tous ces paillassons de circonstance?

Sur un terrain vague au milieu d'Hanoï — car il existe malheureusement encore des terrains vagues au milieu de cette capitale déjà si française du Tonkin — à deux pas de la Résidence générale dont la vérandah du premier étage, occupée par le Tout-Hanoï officiel et mondain, va servir de tribune d'honneur à cette arène improvisée, les « linh-lè » du Tong-doc font reculer la foule et préparent l'enceinte.

Digitized by Google

Au milieu de l'arène, deux larges écrans en paillotte se dressent, munis de contre-forts de bois, — sorte de citadelle volante percée de meurtrières à travers lesquelles des fusils de remparts rouillés tendent leur cou de bronze.

Tout autour, une douzaine de mannequins de paille juchés sur des pieds en bambou et rangés en ligne de bataille ont l'air d'exécuter un mouvement d'ensemble sous les yeux du chef de section, tandis qu'au milieu d'eux, terribles, les narines hérissées de moustaches rousses, la griffe nue et l'œil en feu, une douzaine de tigres à faces de chimères vont et viennent, traînés par des artilleurs naïfs et convaincus, sur des chariots à roulettes.

Cependant, sur le front des troupes qui attendent patiemment le choc, trois éléphants de guerre s'avancent lourdement, la trompe entre les jambes. Déjà, sur la selle monumentale qui les caparaçonne et

Digitized by Google

qu'un jeu de rotins tressés servant de lanières retient en équilibre sur leur dos charnu, les guerriers qui les montent ont tiré leurs javelots.

Le Tong-doc d'Hanoï lui-même préside au combat. — C'est dire l'importance qu'attache à cette mascarade nationale le peuple annamite, respectueux des ancêtres jusque dans leurs plus banales traditions. Juché sur l'un des pachydermes, il embouche la trompe de guerre et donne le signal de l'assaut. Au milieu du silence respectueux qui succède à ce premier appel, sa main débile de dignitaire à cheveux blancs se lève, armée d'un javelot, dans la direction de la citadelle. Comme c'était à prévoir, le javelot, mal lancé, va tomber en sifflant à mi-chemin du but.

Dans la foule bariolée des spectateurs, une fusée de rires bruyants accueille cette maladresse. Deux fois, trois fois, dix fois, le Tong-doc, bon enfant, renouvelle l'expé-

Digitized by Google

rience. Ses efforts comiques restent, hélas ! sans effet. Les malencontreux javelots perdent chaque fois du terrain. L'un d'eux va s'échouer à une longueur de bras à peine du sagittaire épuisé. L'hilarité redouble du côté des spectateurs, et le Tong-doc découragé, abandonnant armes et bagages, ramène d'un mouvement de tête sur ses épaules sa longue chevelure blanchissante que ses efforts ont dénouée, et, souriant de bon cœur aux malignités de la foule, fait signe à ses guerriers de lui venir en aide.

Aussitôt, une nuée de javelots siffleurs, lancés de mains de maîtres, pleuvent sur la section de mannequins qui garde l'entrée de la citadelle. Mais les mannequins, le ventre traversé par le fer des assaillants, restent là debout et impassibles, et les cornacs, comme découragés de cette résistance inespérée, poussent sur ces nains de paille invaincus leurs bêtes lourdes et monstrueuses.

Digitized by Google

Alors le carnage commence. Stimulés par les crochets de fer des cornacs qui fouillent leur chair jusqu'au sang, les éléphants s'avancent sur les mannequins qui servent de jouets à leur trompe et les jettent au milieu des spectateurs qui se reculent avec des cris sous cette avalanche.

Mais, à chaque chute nouvelle, les mannequins, rafistolés en un tour de main, se relèvent comme par enchantement, à la grande joie des indigènes qui, prenant fait et cause pour les assiégés, bravent de la voix et du geste les pachydermes victorieux.

Cependant, les tigres, jusque-là indifférents à la lutte, entrent en ligne. Un instant interdits devant les grimaces fantastiques de tous ces corps de carton farci que les assiégés poussent entre leurs jambes, les éléphants ne tardent pas à reprendre l'offensive. Et la lutte recommence, toujours la même, entre ces mastodontes de chair et d'os et ces pail-

Digitized by Google

lassons ridicules, jusqu'à ce qu'enfin le Tong-doc juge que le tableau a assez duré et ordonne le changement de décor.

Maintenant, les morts jonchent le sol encombré et les pachydermes triomphants s'avancent au petit trot vers la citadelle.

Aucune face humaine n'apparaît aux créneaux, mais les artilleurs veillent auprès de leurs pièces. Une décharge foudroyante reçoit à bout portant la cavalerie épouvantée.

Alors, au milieu du bourdonnement précipité des gongs et des tams-tams qui sonnent le glas funèbre, assourdis par les décharges des fusils de rempart qui continuent à tonner derrière les meurtrières du fort ébranlé et le crépitement des pétards qui éclatent entre leurs jambes comme des bombes, les éléphants surexcités roidissent leur trompe, poussent leur cri de guerre, se lancent en avant...

Sans souci des cornacs, qui cherchent

Digitized by Google

en vain à les retenir, ils se heurtent contre les obstacles qui cèdent sans effort à leurs coups, piétinent les guerriers et éventrent les fauves. La tête haute, victorieux, ils semblent s'acharner à leur œuvre de destruction et de mort...

Puis, l'un d'eux, comme un autre géant devant cette armée de Lilliputiens en déroute, s'arrête, la trompe au vent, au milieu de l'arène, et irrévérencieusement... lève la jambe sur ces décombres.

Digitized by Google

THÉATRE ANNAMITE

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE ANNAMITE

La nuit venait de tomber.

Dans une des rues bruyantes du quartier indigène d'Hanoï, qu'éclairaient vaguement de distance en distance les lampes à pétrole des réverbères ou l'énorme lanterne rouge qui sert d'enseigne de nuit aux baraques chinoises endormies, des groupes d'Annamites des deux sexes hâtaient le pas, balançant, d'une main nerveuse, le petit fanal à reflets rouges et verts qui, passé une certaine heure, tient lieu de sauf-conduit à tous ces va-nu-pieds en « bordées » nocturnes.

Je venais de franchir le seuil de ma porte, intrigué, cherchant à comprendre.

Digitized by Google

— Où va tout ce monde ?... jetai-je à tout hasard dans le vide.

— Au théâtre annamite, monsieur, répondit avec une révérence un jeune interprète, très correctement mis, qui passait à ce moment dans le rayon de lumière projeté au dehors par le réflecteur en fer poli de ma lampe.

Un petit mioche de treize à quatorze ans le suivait à peu de distance, promenant à l'extrémité d'une hampe en bambou une sorte de transparent carré éclairé à l'intérieur. Sur les quatre faces de papier rouge de cette lanterne-réclame, quelques mots d'un français grotesque ressortaient en noir dans un encadrement symétrique de caractères chinois disposés de haut en bas, à la file indienne.

— Voici le programme, d'ailleurs, continua l'interprète en faisant signe au coolie, qui vint résolument se carrer devant moi.

Digitized by Google

Je parcourus rapidement l'affiche :

THEATRES CHINOISE ANAMITE

rue des Nattes en bambou

GRANDE REPRESENTACION

L'HISTOIRE DE HUÊ VAN

ou

Le chef du reconnaissance.

Prix :

En haut (les chambres de 1re classe).	0 piastre	10
En bas	0	05

— Il faut aller voir ça, pensai-je en souriant ; et, m'adressant à l'interprète :

— Prends les devants, lui dis-je, je te suis.

Il salua et sortit.

Digitized by Google

Mon coolie, qui avait compris, s'était précipité sur les lanternes de mon pousse-pousse, et cinq minutes après, il m'emportait à fond de train sur la route, sans souci des ornières et des cailloux dont la rencontre inopportune me faisait bondir à tout instant dans ma voiture minuscule, au risque d'en briser les ressorts.

Bientôt un large pâté de maçonnerie tout gercé de lumières dessina sa silhouette massive sur le fond clair-obscur du ciel. Nous étions arrivés.

Alignés le long du trottoir, des pousse-pousse vides attendaient, les fanaux éteints, sous la garde problématique de leurs coolies respectifs. Ceux-ci, ramassés sur eux-mêmes entre les brancards, ronflaient à poings fermés, la tête sur le marchepied de bois.

Je laissai mon pousse-pousse prendre la file et me dirigeai vers le guichet.

L'interprète était là à m'attendre et, pour tuer le temps, causait avec le guiche-

Digitized by Google

tier : un Chinois imberbe et cuivré qui, le torse nu jusqu'à la ceinture, allait et venait derrière les barreaux de sa cage, comme le « Seigneur[1] » à quatre pattes des brousses tonkinoises.

Je pris le billet que me tendait le « fauve » ; la barrière de l'escalier qui conduisait aux « chambres de 1re classe » s'ouvrit devant moi.

Comme le mouvement insolite de la rue me l'avait fait prévoir, la salle de spectacle était comble et un bruit confus de voix montait de tout ce grouillement, au milieu de l'odeur âcre de ces chairs d'Asiatiques en sueur et du fumet provocant des mets que des marchandes installées au milieu de la foule distribuaient contre des sapèques aux amateurs. Sur les lits de camp improvisés où leur marchandise exotique variait

1. L'Annamite appelle le tigre « Monseigneur » par crainte respectueuse.

Digitized by Google

à plaisir ses effets d'arômes et de couleurs, des groupes d'hommes et de femmes s'empiffraient de riz, d'ananas, de canne à sucre et de bananes, et, peu préoccupés du spectacle depuis longtemps déjà commencé, s'entretenaient à voix haute, librement, sans que leurs paisibles voisins, venus là tout exprès pour jouir de la représentation, eussent l'air d'en être incommodés.

Assez agréable à l'œil, cette salle de spectacle d'Hanoï, et installée à peu de chose près comme celle de nos théâtres de France, avec son parterre en contre-bas, ses galeries de pourtour et ses loges. Pas de luxe de lumière par exemple. Cinq ou six quinquets suspendus à un fil de fer d'un côté à l'autre de la scène tiennent lieu de rampe et composent en même temps l'éclairage de la salle entière qui reste ainsi, en maints endroits, dans une obscurité presque complète. Mais cet état de choses ne saurait rien avoir de choquant pour un peuple habitué à vivre

Digitized by Google

dans des boyaux infects et sans air, où une simple lampe fumeuse fait ordinairement tous les frais.

Il existe, d'ailleurs, quelques compensations à cette pénurie souvent gênante d'éclairage. Le grimage et les singeries étant ici, comme partout, les deux éléments primordiaux de succès des mimes, tout acteur comique qui se présente en public est tenu d'avoir en main une sorte de petit rat-de-cave barbouillé de résine, qu'il passe et repasse lui-même devant son visage, à chaque contorsion nouvelle des muscles, comme pour en souligner la perfection ou en dégager l'art.

Quand le jeu de scène ou la nature du débit exige une liberté complète des bras, l'acteur dépose prudemment son rat-de-cave

Digitized by Google

sur le rebord de la rampe, ou le passe à un de ses interlocuteurs à qui son rôle, moins compliqué, permet un moment de répit, et l'interlocuteur continue gravement le manège, tout en essayant de tirer de cette situation plutôt pénible les divers effets comiques qu'elle comporte. A plusieurs reprises, au cours de l'action scénique, on voit sa main embarrassée s'élever comme par hasard à hauteur des narines de son confrère ; le flambeau malencontreux et fumant agit sur le nerf olfactif du mime ; le visage du patient se chiffonne, se gonfle et finalement éclate, illuminé, dans un éternuement formidable. Et le public, transporté, pousse des *tot-lam* frénétiques devant cet « effet » de pure tradition, connu, savouré, prévu d'avance, irrésistible toujours.

Il est bon d'ajouter, toutefois, que cette petite compensation originale à la pénurie d'éclairage signalée plus haut, n'est due qu'aux mimes seuls. Les rôles héroïques,

Digitized by Google

drapés dans leur dignité de Mandarins à panaches, ont assez fort à faire de leurs habits empesés, sous lesquels ils disparaissent, de leurs épées monumentales et de leurs bâtons de commandement, sans aller s'embarrasser encore d'un rat-de-cave.

Quoique relégué au second plan, à la remorque des races plus ou moins civilisées de l'Extrême-Asie, le peuple annamite s'est créé néanmoins une littérature à part et bien à lui, dont il est fier à juste titre.

Il n'a cependant pas encore d'art dramatique proprement dit. Toutes les pièces qui composent son répertoire sont des pièces chinoises adaptées à sa scène. Cette adaptation est si peu parfaite, d'ailleurs, que la plupart des pièces représentées fourmillent encore de mots chinois et de mots chinois de haut style, ce qui en rend des passages entiers incompréhensibles à la plupart des spectateurs et ôte toute saveur à l'ensemble.

Digitized by Google

La race asiatique est, en général, très friande de spectacle. Aussi les auteurs conciliants ne ménagent-ils pas leur texte. Il est des pièces qui durent jour et nuit, jusqu'à une semaine entière. A l'époque où ont lieu ces représentations extraordinaires, les gens riches et inactifs qui s'en paient le luxe s'installent au théâtre comme chez eux et n'en sortent plus. Quant aux acteurs, ils se mettent à trois ou quatre pour rendre un même personnage et arrivent, en se relevant ainsi les uns les autres, à mener à bonne fin un rôle dont le poids eût été mortel supporté par un seul.

La pièce que j'étais venu voir représenter, ce soir-là, au théâtre d'Hanoï, n'était pas de cette importance. Elle n'en devait pas moins, au dire de mon interprète assis à mes côtés, se prolonger bien avant dans la nuit. C'était une sorte d'opérette mélodra-

Digitized by Google

matique et militaire, où l'héroïque et le bouffon se coudoyaient incessamment, à la grande joie du public.

Sur la scène encombrée de spectateurs, les musiciens occupaient le milieu, accroupis à l'orientale, leurs instruments entre leurs jambes, sur les planches nues. Devant eux, les acteurs allaient et venaient dans l'espace restreint que leur laissait la foule et au milieu duquel ils avaient peine à se mouvoir. Soutenus par les *nhi*, les gongs et les tams-tams, dont les accords incohérents tenaient du charivari et du délire, ils tiraient de leurs poumons infatigables les sons les plus disparates et les plus inattendus qu'il soit donné à un être humain de produire, — dans des sauts gênés et des contorsions étroites de bête fauve emprisonnée. Et personne ne songeait à cribler de bananes cuites ces audacieux acteurs et exécutants, car, d'un bout à l'autre de l'Asie orientale, cette façon bizarre de comprendre l'har-

Digitized by Google

monie passe pour renfermer le dernier mot de l'art.

Il serait superflu pour l'Européen de chercher à démêler quelque chose dans toutes ces mélopées traînantes ou tous ces chants de guerre endiablés, d'une intensité d'octave soutenue et dont jamais l'ombre d'un entr'acte ne vient atténuer la monotonie énervante.

Mais mon interprète était là, tout entier à son rôle d'initiateur. Pour me donner une haute idée de l'art dramatique oriental, il me tenait au courant des événements et me traduisait, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les passages marquants qui soulevaient le rire. Étourdi par le bruit, je l'écoutais à peine, plus préoccupé des idylles que je sentais vivre au-dessous de moi dans

Digitized by Google

la salle, que de tout ce méli-mélo de spectacle de foire, si loin de mes goûts d'Occidental, et qui n'avait même pas pour lui l'attrait du sexe, les rôles féminins étant, en Extrême-Orient, généralement tenus par des hommes.

Il n'avait pas manqué de s'en apercevoir et paraissait navré de cette indifférence qui l'aurait fait douter de mes sentiments artistiques, si, à plusieurs reprises, durant le cours du spectacle, je n'avais eu l'occasion de démolir quelques-uns de ses préjugés, en lui en faisant toucher du doigt tout le ridicule par des exemples tirés de la pièce même qu'on était en train de représenter devant nous.

Ce qui choque surtout au premier abord dans l'interprétation de toute œuvre théâtrale annamite, c'est la place énorme qu'y prend la convention.

Le public ne doit voir et ne voit sur la

Digitized by Google

scène, que ce que l'auteur a voulu qu'il y voie. Aussi décors et mise en scène sont-ils pour lui choses nulles et inconnues. Aucune lacune ne le contrarie ni ne le choque; son imagination supplée à tout.

Veut-on représenter, par exemple, un guerrier se précipitant du sommet d'une montagne au-devant d'un ennemi qu'il a reconnu dans la plaine : on avance un escabeau, tout en ayant bien soin d'annoncer que cet escabeau est une montagne. L'acteur monte à pieds joints sur son fond de bois, s'y livre un instant à des passes tragiques, et quand il en redescend pour courir à son ennemi, il n'est plus un seul spectateur qui se souvienne de l'escabeau. Tous ont vu le guerrier se précipiter du haut de la montagne.

A un certain endroit de la pièce, dans deux scènes symétriques et consécutives, deux guerriers en armes, un De Doc de pirates et un envoyé du roi se présentent.

Digitized by Google

Chacun d'eux harangue à son tour ses troupes, qui, à tour de rôle, viennent se ranger sous les yeux de leurs chefs, sur la scène même. En réalité, de toutes ces armées fabuleuses, qui faisaient ainsi dépenser à leurs généraux tant de flots d'éloquence quand il eût été si pressant d'agir, je n'ai jamais aperçu, pour ma part, qu'un seul enfant de troupe, un *tignau* costumé à la diable et la tête perdue dans les plis flottants d'un étendard gigantesque. Continuellement en scène, ce guerrier minuscule, fidèle à la fois au pirate et au roi, donnait placidement la réplique aux deux généralissimes, sans changer pour cela d'étendard ni de costume. Et ce petit enfant de troupe avait, sur la scène, un vrai succès d'enfant prodige. Fallait-il, en effet, qu'il fût prodigieux ce petit mioche, pour tirer des effets aussi enlevants du cumul ingrat de ces deux rôles !

A un autre moment, un personnage qui

Digitized by Google

avait sept ans au commencement de la pièce, et qui a grandi depuis, apparaît sous les traits du jeune homme dont le rôle commence et du marmot qui a fini le sien. Il s'ennuyait dans les coulisses, le petit marmot. Il a, de sa propre jugeotte, agrémenté son rôle d'une entrée posthume. Il est là sur la scène, un éventail de papier gris à la main, en train d'éventer son sosie qui, à se démener comme il le fait sur la natte à symboles divers, transformée pour le quart d'heure en tombeau de famille, doit en avoir certainement fort grand besoin. Tout le monde le reconnaît, ce petit boy « quat » improvisé, car, par coquetterie sans doute, il ne s'est pas encore dépouillé de son costume ; mais personne ne s'offusque de sa présence ; on le reconnaît, mais on ne le voit pas.

En résumé, tout change de nature au théâtre pour l'Annamite. Une fois sur la scène, les choses, à ses yeux, ne *sont* plus,

Digitized by Google

elles représentent. Il lui suffit qu'un escabeau soit élevé un peu au-dessus du sol, pour qu'il accepte de le prendre pour une montagne ; qu'un acteur quelconque, un seul, soit revêtu d'habits guerriers, pour qu'il lui fasse l'effet d'une armée entière.

C'est le symbole primant la réalité.

Considérée à ce point de vue, cette façon de comprendre le théâtre (si différente de la nôtre, dans laquelle la recherche de la vérité joue un si grand rôle) ne serait pas si dénuée de sens qu'elle le paraît au premier abord.

Digitized by Google

Digitized by Google

EN ROUTE POUR FRANCE

Digitized by Google

Digitized by Google

EN ROUTE POUR FRANCE

J'ai reçu ce matin mon ordre de retour en France.

Dans les quatre murs blancs de mon logis dénudé, je me retrouve, après plus de deux années, à l'heure du départ, entouré des mêmes visages, occupé des mêmes labeurs, l'esprit aussi triste qu'à l'arrivée...

Peuplé de gens généralement quelconques, rassemblés là des quatre coins du monde et qu'un sort commun impose les uns aux autres dans un mélange inquiétant de sang et de mœurs, ce sol de luttes et d'attente n'a jamais cessé un seul moment d'être pour moi l'exil : l'exil morose avec ses regrets et ses amertumes, l'exil ingrat avec ses horizons immenses et vides, l'exil

Digitized by Google

impie avec ses abandons et ses découragements noirs.

Plus tard, cependant, quand, de retour en France, le désir germera, dans mon esprit au repos, d'une évocation orientale, je revivrai sans doute avec plaisir quelques heures de cette vie nonchalante et matérielle, étendu sur des nattes imaginaires, et souriant à la « con-gai » absente, transfigurée, les sens perdus dans un assoupissement extatique, au milieu des senteurs mêlées du lotus épanoui des mares, de l'encens bouddhique et de l'opium.

Et dans cette évocation exotique passeront peut-être même alors tout un monde de sensations inconnues jusqu'ici, l'absence et le souvenir donnant aux choses longtemps indifférentes cette éthérisation factice qui les met en lumière et les grandit.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Un Monsieur « tout neuf »	1
A travers Hanoï	9
Le Colonial chez lui	27
En pousse-pousse	45
Paysage	61
Peuple mendiant	65
Les « Con-gai »	77
Les « Boys »	95
Les interprètes indigènes	111
Une « Voyante » bouddhique	125
Vieille Pagode	143
Un poste dans le Delta	149
Une fantaisie du fleuve Rouge	163
Exécution	177

Digitized by Google

Pages.

Son-Tay le Fou. 189

Un réveillon chez Bouddha 203

Une « Baia » 217

Combat d'éléphants 227

Théâtre annamite 237

En route pour France 257

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — Nancy, 18, rue des Glacis.

La Vie militaire au Tonkin, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire. Illustrations par M. DAUPHIN. 1893. Très beau volume grand in-8 jésus de 360 pages, sur fort papier vélin, avec 70 dessins au lavis et 5 croquis cartographiques. Broché sous couverture illustrée . . . . . **10** fr.
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales . . . . . **12** fr. **50** c.

L'ARMÉE FRANÇAISE AU TONKIN. — **Le Guet-Apens de Bac-Lé**, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major. 1890. Volume in-12 avec 21 illustrations par M. DAUPHIN, et 3 cartes, broché sous couverture illustrée en couleurs . . . . . **3** fr.

L'ARMÉE FRANÇAISE AU TONKIN. — **Marche de Lang-Son à Tuyen-Quan.** Combat de Hoa-Moc. Déblocus de Tuyen-Quan, par le capitaine LECOMTE, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire du Tonkin. 1889. Vol. in-8 avec 10 cartes et croquis hors texte, broché . . **3** fr. **50** c.

Histoire de l'Expédition de Cochinchine en 1861, par le contre-amiral L. PALLU DE LA BARRIÈRE. Nouvelle édition. 1888. Volume grand in-8, avec 3 cartes, broché. . . . . **7** fr. **50** c.

La Région nord-est du Tonkin, par M. GUÉRIN, lieutenant d'infanterie de marine. 1892. In-8, avec 6 planches . . . . . **2** fr.

La Question du Tonkin (l'Annam et les Annamites ; histoire, institutions, mœurs, origine et développement de la question du Tonkin. Politique de la France, de l'Angleterre et de la Chine. Le protectorat), par Paul DESCHANEL, rédacteur au *Journal des Débats*. 1883. Volume in-12 de 513 pages, broché . . . . . **5** fr.

L'Escadre de l'amiral Courbet, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la *Triomphante*. Illustrations par M. BROSSARD DE CORBIGNY. 1894. Très beau volume grand in-8 jésus de 360 pages, sur fort papier vélin, avec 160 dessins au lavis, en photogravure, 10 croquis cartographiques et portrait. Broché sous couverture illustrée . . . . . **10** fr.
Reliure riche, gaufrée en 9 couleurs, tête dorée . . . . . **12** fr. **50** c.

— *Le même ouvrage.* 6e édition, in-12. 1892, avec portraits et 10 cartes, broché . . . . . **3** fr. **50** c.

De Hanoï à Pékin, par A. BOUINAIS, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, avec une préface de M. Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1892. In-12 de 428 pages, broché . . . . **3** fr. **50** c.

De Rochefort à Cayenne. (Scènes de la vie maritime.) Journal du capitaine de l'*Économe*, par Jules DE CRISENOY ; illustré de 52 dessins par Pierre DE CRISENOY, peintre de la marine. 1883. Un fort volume in-8 de 330 pages, avec 2 cartes . . . . . **8** fr.

La Conquête de l'Océan, par le contre-amiral RÉVEILLÈRE. 1894. Un volume in-12 de 340 pages, broché . . . . . **3** fr. **50** c.

Un Coup de sonde dans l'océan des Mystères (Autarchie), par le contre-amiral RÉVEILLÈRE. 1896. Un volume in-12, broché . . . **2** fr.

L'Europe-Unie (Autarchie), par le contre-amiral RÉVEILLÈRE. 1896. Joli volume in-12, broché . . . . . **2** fr.

Tutelle et Autarchie, par le contre-amiral RÉVEILLÈRE. 1896. Joli volume in-12, broché . . . . . **2** fr.

Digitized by Google

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — Nancy, 18, rue des Glacis.

Histoire de l'Armée coloniale, par NED NOLL. 1896. Un volume in-8, avec illustrations de M. NAYEL . . . . . **2 fr. 50 c.**

La Guerre au Dahomey. 1re Partie : *1888 - 1893*, d'après les documents officiels, par Ed. AUBLET, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du Ministre de la marine. Un beau volume in-8 de 358 pages, avec un portrait, 21 croquis et 2 cartes, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

— 2e Partie : *La Conquête du Dahomey (1893-1894)*, par le même. Un volume in-8, avec 5 croquis et 1 carte, broché. . . . . **5 fr.**

Madagascar. L'île et ses habitants. Renseignements historiques, géographiques et militaires. La dernière guerre franco-hova (1881-1885), d'après les documents du ministère de la marine, par G. HUMBERT, capitaine breveté de l'infanterie de marine, officier d'ordonnance du ministre de la marine. Avec un vocabulaire franco-malgache d'après les indications de M. SUBERBIE. 1895. Vol. in-8, avec 8 cartes topographiques, br. **4 fr.**

L'Expédition de Madagascar. Rapport du général DUCHESNE. Suivi de nombreuses annexes (instructions, ordres, etc.), et accompagné de cartes et de croquis. Un volume in-8. (*Sous presse.*)

L'Armée et la Flotte en 1895. Manœuvres navales. Manœuvres des Vosges. *L'Expédition de Madagascar*, par ARDOUIN-DUMAZET. 1896. Un volume in-12, avec de nombreuses cartes, broché, sous couverture illustrée . . . . . **5 fr.**

Le même ouvrage a paru pour les années 1893 et 1894.

Mes Campagnes, par une femme (C. VRAY). *Autour de Madagascar.* 1897. Un volume in-12, broché sous couverture en couleurs . **3 fr. 50 c.**

La Tunisie. 1896. Publication en 4 beaux volumes in-8 :

— 1re partie : *Histoire et Description.* Le sol et le climat. L'homme. Organisation. 2 vol. avec 40 planches, dont 22 en couleurs, brochés. . **10 fr.**

— 2e partie : *La Tunisie économique.* Agriculture. Industrie. Commerce. Finances. 2 vol. avec 13 planches, dont 3 en couleurs, brochés . . **10 fr.**

Impressions coloniales (1868-1892). Étude comparative de colonisation, par Charles CERISIER, ancien officier du commissariat de la marine, directeur de l'intérieur du Congo français. 1893. Volume in-8 de 367 pages, avec une carte, broché . . . . . **5 fr.**

Organisation générale des Colonies françaises et des pays de Protectorat, par Edouard PETIT, chef de bureau au ministère des colonies, professeur à l'École coloniale. 1894. 2 volumes grand in-8 d'environ 700 pages chacun. Prix de chaque volume broché . . . . . **12 fr.**
Relié en percaline . . . . . **13 fr. 50 c.**
Relié en demi-maroquin . . . . . **14 fr. 50 c.**

Le Régime du Travail et la Colonisation libre dans nos colonies et pays de protectorat, par Henri BLONDEL, sous-chef de bureau au ministère des colonies. 1895. Volume de 180 pages, broché . . . . . **5 fr.**

Ce volume fait suite à l'ouvrage de Éd. PETIT sur l'*Organisation des Colonies.*

Les Flottes de combat étrangères en 1897, par R. DE BALINCOURT, lieutenant de vaisseau. 1897. Un volume in-8 de 317 pages avec nombreux croquis, broché. . . . . **6 fr.**

La Marine de guerre. *Six mois rue Royale*, par Édouard LOCKROY, député, ancien ministre de la Marine. 1897. Un volume in-8 de 391 pages, broché . . . . . **5 fr.**

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YC192672

Digitized by Google

Digitized by Google